LA FILLE D'ESCHYLE,

ÉTUDE ANTIQUE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

J. AUTRAN

PARIS,

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
du théâtre de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, etc.
RUE VIVIENNE, 1.

1848

6 septembre 1848

à Madame Laure

amitié sincère

Michel

LA FILLE D'ESCHYLE.

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Second Théâtre Français (théâtre national de l'Odéon),
le 9 mars 1848.

LA FILLE
D'ESCHYLE,

ÉTUDE ANTIQUE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

J. AUTRAN.

PARIS,
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
du théâtre de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, etc.,
RUE VIVIENNE, 1.

1848

A mes Concitoyens.

PRÉFACE.

A L'AUTEUR DES *PÉCHÉS DE JEUNESSE*.

Si toute personnalité littéraire ne devenait aujourd'hui puérile, et ne devait s'effacer devant la grandeur des événements qui remuent le monde, j'aurais pu, cher poète, écrire avec quelques détails l'histoire de l'œuvre que voici, et l'adresser à l'ami excellent qui en a suivi tous les épisodes.

Quel singulier enchaînement de vicissitudes ! quelle bizarre

série de chances diverses, depuis l'heure où cette simple étude fut écrite, sur une plage tranquille et radieuse, dans le recueillement de ma thébaïde marseillaise, jusqu'à la soirée mémorable entre toutes, où la première représentation, si longtemps suspendue, fut ajournée une dernière fois, par un de ces immenses drames populaires devant lesquels s'évanouissent toutes les fictions de l'art!

Plus tard, — quand reviendra le jour des loisirs sereins, quand le poète et l'artiste, moins préoccupés des grands intérêts de tous, pourront de nouveau, sans méconnaître les devoirs du citoyen, accorder quelques heures aux souvenirs personnels, — je retracerai peut-être une chronique où les jeunes écrivains trouveront d'utiles enseignements.

Habent sua fata libelli, sera l'épigraphe, *persévérance et courage*, sera la conclusion de ce récit, auquel manquerait en ce moment l'opportunité de la date.

Parmi tant de souvenirs, il en est deux cependant que l'on me permettra de fixer ici, dès aujourd'hui, à cause du sentiment qui les consacre.

Le premier, remontant à 1846, est la prophétie de succès que vous osâtes, avant tous, prononcer sur *La Fille d'Eschyle*, alors qu'elle se méfiait encore des chances de la scène.

Le second est cette parole que votre illustre père me dit dans les coulisses, le soir du 9 mars, au moment où se levait

le rideau — « Posez la main sur mon cœur et sentez comme il
» bat. J'éprouve aujourd'hui pour vous une émotion pareille à
» celle que je ressentis pour moi-même, le soir de la pre-
» mière représentation d'*Henri III*. »

Ce sont là des souvenirs qui s'inscrivent dans le cœur, à la page où rien ne s'efface.

AUTRAN.

20 Mars 1848.

———

Distribution.

SOPHOCLE — à 25 ans,	MM. LAFERRIÈRE.
ESCHYLE — à 75 ans,	RANDOUX.
MÉGANIRE, fille d'Eschyle,	Mme LAURENT.
THÉOCLÈS, grand-prêtre,	MM. DARCOURT.
OROMÉDON,	BALLANDE.
AGAMÈDE, aréopagites,	BAPTISTE.
HERMODORE, aréopagites,	HARVILLE.
HYPSÉNOR, aréopagites,	OSMONT.
EURYNOME,	Mme DUPONT.

ARÉOPAGITES, PEUPLE, SOLDATS, GARDES, CHOEUR DE CANÉPHORES, TROUPE DE JEUNES DÉBAUCHÉS.

PROLOGUE ET ENTR'ACTES.

LE POÈTE,	M.***
LA MUSE,	Mlle ANTONIE.

Musique de M. AUGUSTE MOREL.

La scène est à Athènes et dans les environs.

PROLOGUE.

Au lever du rideau, ces strophes sont dites devant un second rideau de manœuvre, par l'acteur qui représente *le Poète*. Les strophes de *la Muse*, dans les entr'actes, sont également dites devant le rideau de manœuvre.

LE POÈTE.

Esprit des anciens jours, chaste et pieux génie
Qui fis du peuple grec la mère-nation!
Pour les siècles vieillis de doute et d'ironie,
N'as-tu plus un écho de ta simple harmonie?
De ton flambeau sacré n'as-tu plus un rayon?

De la tombe où tu dors, froide Muse inhumée,
Daigne entendre nos voix et surgir à nos yeux,
Telle que l'on te vit, jeune de renommée,
Fouler de l'Ilyssus la rive parfumée,
Et gravir la montagne où s'assemblaient les dieux.

Toi qui, penchée au bord d'une sauvage cime,
Pleuras sur Prométhée, auteur du grand larcin,
De l'immortel vautour immortelle victime,
Et fis monter vers lui, du gouffre maritime,
Les nymphes dont le flot berce l'humide essaim!

Vierge qui maudissais le destin, dieu néfaste,
Dieu qui parmi les dieux s'élève tout puissant,
Alors que des douleurs tu déployais le faste,
Et qu'emmené par toi, le roi, fils de Jocaste,
Au chemin de l'exil versait des pleurs de sang;

Toi qui, vers la forêt, loin d'un amour profane,
Entraînais Hippolyte, austère enfant des rois,
Quand, détournant ses yeux de la sœur d'Ariane,
Il reprenait son arc à l'autel de Diane,
Et conduisait la meute aux lisières des bois;

O Muse! permets-nous d'admirer en silence
La candeur de ton front blanc comme un marbre pur,
De tes longs cheveux noirs l'onduleuse abondance,
Tes beaux pieds nus, ton pas rythmé comme une danse,
Et les étoiles d'or de ta robe d'azur!

LA FILLE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

A droite du spectateur, la façade de la maison d'Eschyle ; à gauche, lisière d'un bois sacré et grands vases de fleurs sur des piédestaux. Bancs de pierre, à droite et à gauche. Une voie, ornée de statues, sur le second plan. Horizon de montagnes et d'édifices. Soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESCHYLE, MÉGANIRE, ils descendent les marches de la porte

MÉGANIRE.

Si ma voix sur votre âme a gardé quelque empire,
Venez, ô vous que j'aime et par qui je respire ;
Laissez-moi soulever votre front soucieux
Vers ces vives splendeurs qui rougissent les cieux !
Assez je vous ai vu, prisonnier volontaire,
Rêver, des jours entiers, au foyer solitaire ;
Il est temps d'en sortir, et d'aller nous asseoir
Dans ces jardins en fleurs qu'illumine le soir.

ESCHYLE.

Tu le veux, j'y consens, ô ma fille adorée !
Conduis où tu voudras ma tristesse éplorée ;
Mais n'espère jamais que de mes jours heureux
Un reflet brille encor sur mon front ténébreux.

MÉGANIRE.

Eh quoi, mon père, eh quoi ! dans une ombre éternelle,

Comme ceux que la mort a touchés de son aile,
Fermerez-vous les yeux à ces tableaux charmants,
Qui pour tous les ennuis ont des allégements?
Ces forêts, ce ciel bleu, cette teinte rosée
Dorant les marbres purs érigés à Thésée,
Tout cela n'a-t-il point un prestige vainqueur,
Qui des plus noirs chagrins doive épurer le cœur?

ESCHYLE.

Oui, ce spectacle est beau! les bois, le ciel qui brille,
Séduisent aisément l'œil de la jeune fille,
Surtout si l'enfant-dieu, qu'en vain nous repoussons,
Lui murmure tout bas ses premières chansons.
Mais moi, bien vainement ta voix me sollicite:
Qu'importe, à qui déjà penche vers le Cocyte,
Un tableau trop connu pour qu'il soit enchanteur?
Le spectacle est usé, comme le spectateur.

(Il vient s'asseoir sur le banc de pierre, à droite.)

MÉGANIRE.

Que parlez-vous toujours des infernaux rivages!
Le temps n'a pas sur vous commis de tels ravages
Que vous touchiez, mon père, au redoutable instant
Où l'ame va répondre à Minos qui l'attend.

ESCHYLE.

Enfant! n'irrite pas les sombres destinées.
Est-ce à toi d'assigner un nombre à mes années?
Est-ce au roseau, qui tremble au bord des étangs verts,
De promettre au vieux chêne encor quelques hivers?

MÉGANIRE.

D'offenser les destins que le ciel me préserve!
Je n'ai pas cet orgueil, j'en atteste Minerve!

Mais, quand des jours nombreux par moi vous sont promis,
C'est que je suis l'écho des oracles amis.

ESCHYLE.

Comment !

MÉGANIRE.

Quand nous venions, naguère, du Parnasse,
Pour m'expliquer enfin votre douleur tenace,
Je vis Delphes : j'osai, sous les trépieds mouvants,
Interroger la voix qui parle dans les vents.
La réponse du dieu fut propice, ô mon père !
« En un long avenir que le poète espère,
» A-t-il dit, le vieillard douze fois triomphant
» Garde encor devant lui plus de jours que l'enfant ! »

ESCHYLE, *se levant.*

Plus de jours que l'enfant !... surprenante réponse !...
Mais ces ans prolongés que ta bouche m'annonce,
(Si toutefois l'oracle émané des autels
N'a point ces doubles sens qui trompent les mortels)
Mais ces ans prolongés, supplément de la vie,
Sont loin d'être à mes yeux un sort digne d'envie.
Comme un faux bienfaiteur je redoute le temps :
Qu'importe que le corps au delà de cent ans
Survive, si l'esprit, tout ridé par l'étude,
Arrive le premier à la décrépitude,
Et, voyant s'obscurcir son étroit horizon,
Meurt comme un prisonnier au fond de sa prison !
Oh ! de l'humanité déplorable faiblesse !
Inévitable écueil où tout orgueil se blesse !
Dure loi, que les dieux firent peser sur nous,
Et qu'en vain le vieillard conjure à deux genoux !

Avoir senti longtemps dans sa poitrine émue
Un vivace foyer que chaque vent remue :
Feu divin, d'où jaillit l'éclair des passions,
Énergique aliment de nos créations ;
Puis, un jour — jour amer — en soi-même descendre,
Et du feu disparu ne trouver que la cendre ;
Sentir une âme éteinte au fond d'un corps vivant,
N'être plus qu'un trépied sur qui souffla le vent !
Voilà le deuil sans nom ! voilà l'ignominie !
La plus cruelle mort est celle du génie.
Malheur à qui reçut cet hôte jeune et beau,
Pour devenir un jour son aride tombeau !
Je suis ce malheureux ! En vain, glacé dans l'âme,
J'aspire avec effort à réveiller ma flamme :
Elle pâlit et meurt en mon sein refroidi.
Dans l'ombre qui succède à mon brillant midi,
A peine si mon œil voit voltiger encore
Quelques fantômes vains qu'un faux éclat décore,
Dernières visions du penseur expirant,
Qui sortent de la nuit et que la nuit reprend.
— Ne t'étonne donc plus si, toujours solitaire,
De nos Lares obscurs j'habite le mystère,
Et, devant ces splendeurs quand tu conduis mes pas,
Si je passe farouche et ne regarde pas.
— Cette immense nature, en tout lieu rajeunie,
Semble n'avoir pour moi qu'un regard d'ironie ;
Le luxe universel qu'étale ce printemps
Présente à ma douleur des tableaux insultants.
Il est dur au vieillard, dont la tête glacée
Perd, d'instant en instant, un rayon de pensée,

De voir étinceler sur son front assombri
Ce ciel, qui d'un rayon n'est jamais appauvri!
Elle est rude à subir la vérité morose
Qui lui dit : — tout renaît, l'arbre, l'eau qui l'arrose,
La fleur, après l'hiver, sur les plus froids sommets ;
Et le génie éteint seul ne renaît jamais ! (*Il retombe assis.*

MÉGANIRE *inclinée sur les genoux d'Eschyle.*

O mon père! écartez ces funestes images!
Vous n'avez pas du temps éprouvé les dommages,
Votre génie intact, fort comme aux premiers jours,
Par l'Hellénie entière est admiré toujours ;
Aux fêtes de Bacchus, dieu de la tragédie,
L'œuvre de votre muse est toujours applaudie ;
Les respects de chacun vous font égal aux dieux,
Et nul rival sur vous n'ose lever les yeux.
Qui pourrait . . .

ESCHYLE.

Nul rival!

MÉGANIRE.

En est-il un, mon père!

ESCHYLE.

Non, ma fille, pas un ; ou du moins, je l'espère,
Car avant de subir ce comble à mes chagrins
Je m'ensevelirais dans les lieux souterrains.
Tu connais le seul but auquel mon âme aspire :
Je veux que sur ma tombe une main puisse écrire
— L'athlète qui dort là ne fut jamais vaincu.
Il repose au cercueil, grand comme il a vécu! —
(*Il se lève.*)
Si j'en crois cependant des rumeurs incertaines,

Un jeune homme déjà se montre dans Athènes,
Qui, de tragiques chants ambitieux auteur,
Du théâtre parfois mesure la hauteur.
J'ignore encor son nom, son âge et sa famille;
Je ne l'ai jamais vu; mais quel qu'il soit, ma fille,
Au bruit de ses débuts, je sens, dès aujourd'hui,
Qu'une amère douleur peut me venir de lui.
Faiblesse que mon cœur lui-même se reproche!
D'un génie inconnu je redoute l'approche.
Si toute ma pensée ose enfin se trahir,
Je prévois un rival, et crains de le haïr!

MÉGANIRE, *à part.*

Que dit-il? Ah, combien sa méfiance injuste
(*A son père.*)
Peut causer de douleurs! — Oh! non, génie auguste,
Non, les obscurs travaux d'un enfant ignoré
Ne jetteront point d'ombre à ce front vénéré.
Si vous fûtes ému de cette seule crainte,
Des ennuis à ma voix que s'efface l'empreinte.
J'aurais cru qu'un objet plus digne de souci
Dans ce calme du soir vous suivait jusqu'ici.

ESCHYLE.

Hélas! il est trop vrai: dans mon sein deux fois triste,
De soins plus sérieux un autre objet existe;
J'entrevois un malheur dont le pressentiment
Dans mon esprit troublé renaît à tout moment.

MÉGANIRE.

Ce péril menaçant, dites, quel peut-il être?

ESCHYLE.

Du temple d'Eleusis tu connais le grand-prêtre.

Tu sais que pour son fils il demanda ta main,
Et que je refusai de nouer cet hymen.
Aurais-je pu souffrir que ma fille sans tache
Acceptât pour époux le parjure, le lâche,
Que j'ai vu de mes yeux, dans nos derniers combats,
En face du péril mettre les armes bas!
Fleur de virginité qu'aucun vent n'a fanée,
Aurais-je pu livrer ta pudeur profanée
Aux brutales amours de celui dont les mœurs
Du Portique indigné soulèvent les rumeurs!
Mes refus ont blessé le fier hiérophante:
Il n'est pas maintenant de complots qu'il n'enfante.
Son astuce, féconde en piéges assassins,
D'une piété fausse a masqué ses desseins.
Il dit qu'usurpateur d'un sacré privilége,
J'ai commis sur la scène un public sacrilége,
En divulgant au jour, dans mes drames hardis,
Les mystères des dieux au vulgaire interdits.
Ces dieux, dont j'ai toujours honoré la puissance,
Sont témoins de sa fourbe et de mon innocence.
Le peuple cependant, par ce prêtre excité,
En prononçant mon nom crie à l'impiété.
Je brave sa fureur: dût-elle être assouvie,
Je regretterais peu les lambeaux de ma vie;
Mais je tremble pour toi, belle et fragile enfant,
Que ma mort livrerait au crime triomphant.
Veuillent les dieux plus doux éloigner de ta tête
Ces orages voisins que l'imposture apprête.
Je leur porte mes vœux au fond du bois sacré.
Reste, ma fille: ici, je te retrouverai.

SCÈNE II.

MÉGANIRE seule en scène.

Eschyle va du ciel implorer la clémence :
Je vous invoque aussi, rois de la voûte immense,
Jupiter, Apollon, Hercule, et toi, Pallas !
Des secours de vous tous je n'ai pas trop, hélas !
Car les périls sont grands : à nous perdre obstinées,
Je sens peser sur nous les âpres destinées,
Comme sur les ramiers, posés au bord des tours,
D'un circulaire vol descendent les vautours.
Profondément blessé dans l'orgueil de sa race,
De piéges ténébreux un prêtre nous enlace,
De la foule crédule arme l'aveuglement,
Et s'en fait contre nous un docile instrument.
C'est peu : quand mon cœur plein d'une plus douce image
Songeait au noble ami dont j'ai reçu l'hommage,
Quand, de quelque espérance osant flatter mes vœux,
Je venais à mon père essayer mes aveux,
J'apprends que désormais sa faiblesse inquiète
Appréhende un rival dans le naissant poète.
— Je crains de le haïr, — m'a-t-il dit sans détour ;
Il a placé sa haine où j'ai mis mon amour !....
O puissants immortels, si j'ai, dès mon enfance,
De tout acte illicite observé la défense ;
Si, toujours la première aux autels vénérés,
J'ai des fleurs du printemps parfumé leurs degrés,
Écartez loin de moi les maux que je redoute :
Que le prêtre imposteur trébuche dans sa route,

Et qu'Eschyle, oublieux d'un jaloux sentiment,
Sans injuste colère accueille mon amant!
N'est-ce pas lui!... rapide, il court vers moi : que faire?
Faut-il encor l'aimer? faut-il encor lui plaire?
Ou bien, jetant mon trouble en ses esprits confus,
D'Eschyle à sa douleur prédire les refus?...

SCÈNE III.

MÉGANIRE, SOPHOCLE.

SOPHOCLE.

Enfin je vous revois : combien cette journée,
D'heure en heure, a langui, péniblement traînée!
Chaque instant loin de vous a tout le poids d'un jour.
Le rocher de Sisyphe au front serait moins lourd.
Essayant de tromper les ennuis de l'attente,
J'ai promené partout ma course haletante,
Partout où votre pas a mis un souvenir,
Partout où j'espérais que vous alliez venir!
Où donc vous cachiez-vous, amie?

MÉGANIRE.

Au Gynécée,
Voulant lire, et vingt fois reprenant l'Odyssée,
Ou broder quelque voile aux diverses couleurs,
Et vingt fois sur la trame interrompant les fleurs.

SOPHOCLE.

Moi, poursuivant toujours l'ombre habile à me plaire,
J'ai parcouru les quais du Pyrée à Phalère;
J'ai gravi les sommets du haut Acropolis,
Où brillent les autels nouvellement polis;

Des coteaux où la vigne attache ses guirlandes,
Descendu dans les champs, j'ai traversé leurs landes,
Et, comme un cerf atteint par le trait du chasseur,
Des bois du noir Cœlé j'ai sondé l'épaisseur.
Mais je te vois enfin, je te vois, Méganire,
Et mon cœur devant toi chante comme une lyre,
Et mon esprit charmé s'ouvre aux enivrements
Que nous gardait le ciel pour ces tardifs moments.
Ce ciel, dont le sourire écarte tout nuage,
De nos félicités n'est-il pas le présage ?

MÉGANIRE.

Les présages parfois sont reconnus trompeurs.

SOPHOCLE.

En croiras-tu toujours tes chimériques peurs ?
Aux noirs pressentiments, enfant, sois moins crédule.
Écoute et vois : jamais plus brillant crépuscule !
Le Cithéron, rougi d'un reflet radieux,
Semble un immense autel dressé pour tous les dieux !
Des hauteurs de l'Hymette, où l'essaim des abeilles
Effleure les trésors qu'attendent tes corbeilles,
Jamais le vent du sud, haleine du printemps,
N'apporta jusqu'à nous plus d'arômes flottants ;
Et jamais l'Ilyssus, dont les ondes unies
Exhalent leur murmure en fraîches harmonies,
N'a plus tranquillement bercé sous les roseaux
Les cygnes voyageurs qui nagent dans ses eaux !
— Dis-moi, ne sens-tu pas, en ton âme ravie,
Que de pareils instants dorent toute une vie,
Et que, souffles mêlés de la nuit et du jour,
Toutes les voix de l'air nous conseillent l'amour !

MÉGANIRE.

Oui, comme vous, Sophocle, en mon sein je recueille
Ce bonheur que sur nous l'heure propice effueille.
J'admire, comme vous, dans ce divin tableau,
L'éclat dont tout reluit, le ciel, la terre et l'eau,
Le sourire du soir aux colonnes du temple.
Mais devant ces beautés, que l'œil ravi contemple,
Je ressens un chagrin que je voudrais céler.

SOPHOCLE.

Un chagrin, Méganire! oh! vous allez parler!
Par ces chastes serments qu'à mon oreille éprise
Vous avez murmurés sur les bords du Céphise;
Par ce tombeau voisin, humecté de vos pleurs,
Où votre mère dort sous les saules en fleurs;
Par le laurier divin dont la Muse prospère
Couronna, douze fois, le front de votre père,
J'implore cet aveu; je vous prie, à genoux,
De n'admettre jamais un secret entre nous.
Un chagrin, Méganire! oh! je vous le répète,
Parlez:

MÉGANIRE.

Est-il bien vrai que vous soyez poète?
Est-il vrai qu'Apollon, par d'intimes penchants,
Vous ait sollicité vers le grand art des chants?

SOPHOCLE.

Ces mots sont-ils dictés par l'espoir ou la crainte?

MÉGANIRE.

N'importe: répondez sans détour et sans feinte.

SOPHOCLE.

Eh bien, oui! oui, le dieu que vous avez nommé

Daigna toucher mon front de son doigt enflammé.
— Sois poète, — m'a dit ce visiteur céleste;
Et vous, par un regard, vous avez fait le reste.

MÉGANIRE, *à part.*

C'est lui-même !...

SOPHOCLE.

A témoin je te prends en ce jour,
Dieu, qui vins commencer ce qu'achève l'amour !

MÉGANIRE.

L'amour serait complice !...

SOPHOCLE.

Oui, vous pouvez m'en croire !
Je vous atteste aussi, premiers rêves de gloire,
Triomphes à venir, que d'avance j'ai lus,
Quand la foule acclamait les poètes élus;
Quand, au bruit de la lyre et du clairon sonore,
Je voyais le mortel que tout un peuple honore
S'avancer au milieu des applaudissements,
Et revivre, en image, au front des monuments !
— Je fus d'abord soldat; ma jeunesse aguerrie
A tenu les serments qu'on fait à la patrie.
Salamine m'a vu, sur un de nos vaisseaux,
Saluer la victoire éclose dans ses eaux !
Chaque jour, sous nos murs comme aux rives lointaines,
Je veux défendre encor les libertés d'Athènes;
Je suis toujours soldat; mais, des plus hasardeux,
J'ai trop peu d'une gloire et j'en réclame deux !

MÉGANIRE.

Voilà pourquoi je tremble, et pourquoi je soupire.

SOPHOCLE.

Que dites-vous, enfant ?...

MÉGANIRE.

Hélas !...

SOPHOCLE.

O Méganire !
Comment puis-je expliquer la plainte que j'entends ?

MÉGANIRE.

D'ouvrir un tel secret, Sophocle, il n'est point temps.
Vous deviez demander, ce soir même, à mon père,
La faveur d'un hymen, seul bonheur que j'espère ;
Il va bientôt paraître, achevez ce dessein ;
Mais croyez-en le trouble élevé dans mon sein,
Et, dans cet entretien, gardez-vous de lui dire
Que vous rêvez la palme aux combats de la lyre.
D'Eschyle qui revient j'ai reconnu le pas.

SOPHOCLE.

Je sonde ce mystère et ne le comprends pas !
Dans l'ombre où je me perds jetez une lumière.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ESCHYLE.

ESCHYLE, *à part.*

Les vents porteront-ils jusqu'aux dieux ma prière !
(*A sa fille.*)
Voici l'heure où le jour s'éteint à l'horizon :
C'est l'heure qui rappelle au seuil de la maison.
(*Apercevant Sophocle.*)
Mais que vois-je, ma fille, et quel est ce jeune homme ?

MÉGANIRE, *timidement.*

Lui-même vous dira le nom dont il se nomme,
Et dans quel but, mon père, il est ici venu.

ESCHYLE, *du seuil.*

Sans tarder plus longtemps, parle, jeune inconnu!

SOPHOCLE.

Homme cher à Phœbus, non moins cher à Minerve,
Vous dont la bouche abonde en immortelle verve,
Et qui, l'égal un jour des dieux et des héros,
Debout sur un autel, vivrez dans le Paros!
O radieuse gloire et majesté sévère,
Incliné devant vous, Sophocle vous révère,
Et vient vous demander un don plus précieux
Qu'une perle des mers, qu'une étoile des cieux.

ESCHYLE *redescendant vers Sophocle.*

Ton nom, toi dont la voix se fait persuasive,
Pour la première fois à mon oreille arrive.
Mais tu peux, sans détour et sans tremblant émoi,
Dire quel don si cher tu réclames de moi.
Si tu crois voir ici, jouet d'une méprise,
Un de ces dieux mortels que Plutus favorise,
Détrompe-toi : les biens enviés des humains
Rarement d'un poète ont enrichi les mains.
Je n'ai, sous mes lambris, qu'une lyre d'ivoire,
Et quelques vieux lauriers, reliques de ma gloire.
C'est là mon opulence : est-il donc un trésor
Que je puisse accorder, et que j'ignore encor?

SOPHOCLE.

Il en est un.

ESCHYLE.

Lequel ?

SOPHOCLE.

Cette vierge si belle,
Digne de refléter la gloire paternelle,
Chaste comme un rayon qui, sur l'Athos lointain,
Vient effleurer la neige aux heures du matin,
Je l'adore : l'amour qu'ici je vous révèle
N'est point dans ma poitrine une flamme nouvelle,
Un périssable feu qui s'allume un instant,
Et qu'un souffle éteindra dans un cœur inconstant.
Depuis des jours nombreux je vis pour Méganire.
D'un immortel amour je reconnus l'empire,
Le jour où, par le peuple entraîné vers les flots,
Je la vis revenir des fêtes de Délos.
Parmi les rangs pieux des longues théories,
Lente, elle traversait les campagnes fleuries.
A voir son front si pur orné du voile blanc,
Je m'arrêtai muet et me sentis tremblant;
Car je crus tout-à-coup que, d'un regard profane,
Je venais d'entrevoir ou Pallas ou Diane,
Et que les dieux, jaloux de qui pouvait l'oser,
Allaient en marbre froid me métamorphoser.
Dans mes songes, depuis, telle qu'une déesse,
La blanche Méganire a resplendi sans cesse.
En vain de l'oublier je tenterais l'effort.
Cet amour dans mon âme est scellé par le sort.
Je venais aujourd'hui, conduit par un dieu même,
Vous demander la main de la vierge que j'aime;
Car tel est ce trésor dont mes yeux sont épris,

Ce radieux joyau dont rien ne vaut le prix.

ESCHYLE.

Mercure l'éloquent aura mis dans ta bouche
Le mot qui persuade avec l'accent qui touche :
Mais, pour mieux engager un intime entretien,
Nomme ton père, et dis quel pays est le tien.

SOPHOCLE.

Près des murs de Cécrops, je naquis à Colone,
Et Sophile est le nom qu'à mon père on y donne.

ESCHYLE.

Sophile m'est connu : mortel chéri des cieux,
Il possède un grand nom et des champs spacieux.
As-tu voué ta vie à des œuvres certaines?

SOPHOCLE, *après un instant d'hésitation.*

Je suis soldat, ainsi que tout enfant d'Athènes.

ESCHYLE.

Soldat!... tu peux serrer cette main qui, jadis,
A partagé l'honneur des faits les plus hardis.
J'ai compté dans les camps plus d'une Olympiade.
Marathon m'a vu chef sous le grand Miltiade ;
Et maintenant encor du guerrier vieillissant
Ce beau nom de soldat vient réjouir le sang!
Hélas! ils sont bien loin les grands jours de ma vie.
La vigueur désormais à mon corps est ravie,
Et, comme un vieux lion sur le sable abattu,
J'expire lentement sans force et sans vertu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EURYNOME.

EURYNOME *accourant.*

O mon maître, fuyez, courez loin de la ville.
Partout des cris de mort s'élèvent contre Eschyle.
Le peuple furieux, par un prêtre ameuté,
Roule vers notre seuil son flot précipité.
J'ai vu la garde scythe ; elle accourt elle-même.

MÉGANIRE.

O mon père!

ESCHYLE *à part.*

Que faire en ce péril extrême!

EURYNOME.

Les soldats jetteront aux prisons de l'état
Le poète accusé d'un impie attentat.

SOPHOCLE.

Que dit-elle ?

MÉGANIRE.

Grands dieux !

SOPHOCLE.

Père de Méganire,
Souffrez qu'en vous sauvant sous leurs glaives j'expire!

ESCHYLE.

Non, Sophocle, laissons à nos dieux tout puissants
Le soin de protéger les jours des innocents!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PEUPLE, LA GARDE SCYTHE.

LE PEUPLE.

Le voilà !....

LE CHEF DES SOLDATS.

Par nos mains la loi saisit Eschyle.

SOPHOCLE *se jetant au devant d'eux.*

Gardez-vous !...

LE CHEF.

Réprimez toute audace inutile.

MÉGANIRE.

Sauvez, sauvez mon père.

EURYNOME, *à Sophocle.*

Oh ! qui que vous soyez,
Repoussez les efforts contre lui déployés.

ESCHYLE.

Femmes, envers la loi n'excitez pas l'offense.
Et toi, je te l'ai dit, laisse aux dieux ma défense.

MÉGANIRE.

Si je ne vous ai plus, qui sera mon soutien,
Mon père !

ESCHYLE.

Ce jeune homme, enfant, sera le tien.
Sophocle ! en ce moment où notre destinée
Précipite sa course au péril entraînée ;
A cette heure où, livré par une trahison,
J'abandonne ma fille et marche à la prison,
J'invoque à son secours l'appui de ton courage :

Si tu sais la garder de tout indigne outrage,
Si par toi sont calmés ses timides esprits,
D'un noble dévoûment elle sera le prix.
(*Aux soldats.*)
Marchons !

SOPHOCLE.

Oui, dans mes mains vous pouvez la remettre :
Oui, je la défendrai, j'ose vous le promettre.
Par ce bras, par ce cœur, j'en fais double serment :
C'est le bras d'un soldat, c'est le cœur d'un amant !

FIN DU PREMIER ACTE.

ENTR'ACTE.

LA MUSE.

Comme une amphore qui s'incline
Pour verser sa liqueur à flots,
Voilà donc la pâle orpheline
Qui répand son âme en sanglots.

A la voir, blême d'épouvante,
Sans regard et sans geste, hélas,
On dit : est-ce une âme vivante?
Est-ce un marbre de Phidias?

Dieux protecteurs du Gynécée,
De la pudeur gardiens jaloux,
Sauvez la vierge menacée
Dont la prière monte à vous!

Dérobez à l'amour profane,
Qui fond sur elle en oppresseur,
Celle à qui la blanche Diane
Sourit comme à sa blanche sœur!

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre de la maison d'Eschyle. Au fond, une porte ouverte sur le vestibule. A gauche du spectateur, un rideau en forme de tenture. Couronnes appendues aux murs. Cette chambre, d'un goût à la fois élégant et sévère, est ornée d'allégories poétiques et militaires.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉGANIRE, *assise*.

Coulez, mes pleurs, trempez le sol de mon asile.
Le malheur a fondu sur la maison d'Eschyle.
Mon père, incriminé par un prêtre en courroux,
Pleure sa liberté sous d'iniques verroux.
Pour apprendre s'il faut que le captif périsse,
J'ai, dès le jour naissant, envoyé ma nourrice.
Quels bruits recueillera cet humble messager ! . .
Les lenteurs du retour accusent le danger.
O mes larmes, coulez, tombez en pluie amère !
Était-ce donc trop peu que, funeste à ma mère,
Le jour où je naquis, marqué d'un triste sceau,
Eût fait de son cercueil l'ombre de mon berceau !
Les dieux, aux pieds desquels vainement je m'incline,
Enviaient-ils encore un père à l'orpheline,

Et devaient-ils jeter, pour briser ma raison,
La première à la tombe, et l'autre à la prison !
(*Elle se lève.*)
Ah ! mon âme, sans doute, a connu l'allégresse,
Quand j'ai vu, tant de fois, devant toute la Grèce,
Eschyle, qu'aujourd'hui sa gloire en vain défend,
Dérouler sur la scène un drame triomphant !
Assise au premier rang du muet auditoire,
Je semblais partager l'éclat de sa victoire,
Et chaque jeune fille, en me cherchant de l'œil,
Enviait justement mon légitime orgueil...
Et puis, quel doux plaisir je ressentais encore,
Quand, sous cet humble toit qu'un si grand nom décore,
L'homme illustre rentrait, et, s'asseyant ici,
Modérait son regard, pour moi seule adouci !
Quel bonheur de toucher, d'essayer sur ma tête
Les lauriers que pour moi rapportait le poète,
Lauriers qui, suspendus en festons tout flétris,
Partagent maintenant le deuil de nos lambris.
(*Elle se rassied.*)
Pour charmer les ennuis de la fille sans mère,
Le soir, il déployait le volume d'Homère,
Et, dans un saint respect, courbé comme en priant,
Il relisait les vers du divin mendiant !...
O beaux jours disparus ! voilà que, solitaire,
Je languis sans soutien, sans espoir sur la terre :
(*Se levant rapidement.*)
Sans espoir !... Si pourtant j'allais voir Théoclès...
Si, courant le chercher jusque dans son palais,
J'allais dire au pontife, auteur de nos souffrances :

« C'est en vous que j'ai mis mes seules espérances.
» O prêtre! ouvrez l'oreille au cri d'un cœur plaintif!
» Prêtre, soyez clément, délivrez le captif! »
Oui, je dois écouter la voix qui me conseille.
Tel lendemain ne peut ce qu'aurait pu la veille!
Hâtons-nous! — Mais d'un pas j'ai reconnu le bruit :
Ma nourrice revient! Dieux! le prêtre la suit!

SCÈNE II.

MÉGANIRE, EURYNOME, THÉOCLES.

MÉGANIRE, *à Eurynome.*

Eh bien, rapportes-tu des nouvelles certaines?

EURYNOME.

Hélas! j'ai parcouru tous les quartiers d'Athènes,
Et, si des bruits publics j'ai bien compris le sens,
Je le dis à regret, les dangers sont pressants.

MÉGANIRE.

Dieux immortels! ainsi toute espérance avorte!
(*Allant vers Théoclès qui entre.*)
Ah! tant de vœux au ciel, si le vent les emporte,
C'est à vous maintenant qu'il faut donc recourir!
Prêtre, avez vous juré qu'Eschyle doit mourir?

THÉOCLÈS.

Méganire, écoutez : votre père est coupable.
Ce n'est pas sans raison que le destin l'accable :
Il a, devant le peuple, en des chants indiscrets,
Du culte d'Éleusis divulgué les secrets;
Et moi, de la déesse hiérophante austère,
Moi, commis par les lois aux soins du grand mystère,

J'ai dû, prompt à punir un acte audacieux,
Venger sévèrement les intérêts des cieux.
Mais les dieux quelquefois sont cléments, et le prêtre,
Instruit par leur exemple, aime toujours à l'être.
C'est toujours à regret que sa rigueur punit,
Et son cœur ne fut pas taillé dans le granit.

MÉGANIRE.

Tout n'est donc pas perdu, si votre cœur m'écoute!
On peut sauver mon père!....

THÉOCLÈS.

On le pourrait sans doute.
Tout combat contre nous! l'honneur de mon emploi,
La colère du peuple et celle de la loi.
Sans habiles détours, sans adroites instances,
On ne peut attendrir les rigides sentences;
Sans péril contre moi, par moi-même excité,
Je ne puis révoquer l'arrêt que j'ai dicté.
Il faudra, je l'avoue, employer l'artifice.
Mais, enfin, si mon zèle accepte cet office,
Si l'amitié ramène Eschyle dans vos bras,
N'aurai-je, à mes périls, sauvé que des ingrats?
Le dévoûment, où va s'exposer ma puissance,
Peut-être obtiendra bien quelque reconnaissance.

MÉGANIRE.

Oh, laissez-moi tomber à vos genoux amis,
Car, mon père vivra! vous me l'avez promis!

THÉOCLÈS *la relevant.*

Non, je n'ai point encor donné cette promesse.
Il existe un secret qu'il faut que je connaisse.

MÉGANIRE.

Un secret, dites-vous ? qui peut le révéler ?

THÉOCLÈS.

Vous.

MÉGANIRE.

Moi !

THÉOCLÈS.

Vous-même.

MÉGANIRE.

Eh bien, je suis prête à parler.

THÉOCLÈS.

Mon fils vous est connu : la cité le renomme.
Vous savez que longtemps, grave et noble jeune homme,
D'une flamme épurée il a brûlé pour vous ;
Vous savez que son vœu fut d'être votre époux.
Ce choix devait flatter l'orgueil de votre race.
Maintenant, sans détour où l'esprit s'embarrasse,
Dites-moi quel motif a dicté follement
Un refus, où le père est blessé dans l'amant !

MÉGANIRE, *embarrassée.*

Un refus !

THÉOCLÈS.

Oui, j'ai dit un refus, Méganire.

MÉGANIRE, *à part.*

Que répondre !

THÉOCLÈS.

Parlez.

MÉGANIRE.

Que pourrais-je vous dire ?
Je vous écoute en vain d'un esprit attentif.

J'ignorais ce refus, j'ignore le motif.

THÉOCLÈS.

Vous le savez trop bien, et, cherchant une ruse,
Trouvez-la plus adroite, afin qu'elle m'abuse.

EURYNOME, *à part.* (*Elle se tient debout et immobile, sur le second plan, à droite.*)

O Dieux, secourez-la dans ce pressant danger !

THÉOCLÈS

J'aurai peu de loisirs pour vous interroger.

MÉGANIRE.

En vain dans le passé ma mémoire se plonge.

THÉOCLÈS.

Ne mentez pas, les dieux punissent le mensonge.

MÉGANIRE *blessée.*

Seigneur !

EURYNOME, *à part.*

De tant d'orgueil châtiment mérité,
Que ne puis-je à son front jeter la vérité !

THÉOCLÈS.

A des retards moins longs ma bonté vous invite.

MÉGANIRE, *toujours plus troublée.*

J'ai répondu....

THÉOCLÈS.

C'est bien : pour en finir plus vite,
Je vais, en peu de mots, mettre en votre pouvoir
Le salut de celui que vous voulez revoir :
Mon fils Oromédon viendra, dans la journée,
Vous demander lui-même un serment d'hyménée.
Préparez-lui, madame, un souriant accueil.
La fille du captif doit abdiquer l'orgueil.

Il suffit de ces mots, si vous daignez comprendre.
Adieu ! l'autel m'appelle.

EURYNOME.

Il osera s'y rendre !

SCÈNE III.

MÉGANIRE, EURYNOME.

MÉGANIRE.

Tant de lâches complots autour de moi noués,
Tant de piéges cruels seront-ils déjoués !
Jamais plus vainement le vaisseau qui s'égare
N'a cherché dans la nuit la lumière d'un phare !
Plus je sonde l'abîme, où je flotte au hazard,
Plus le fonds ténébreux échappe à mon regard !
Viens donc à mon secours, ô prudente Eurynome !
Pour tes sages conseils partout on te renomme,
Et — tu l'as dit — ma mère, à ses dernier moments,
Confia ma conduite à tes enseignements.

EURYNOME.

Quel avis vous donner ! j'ignore trop moi-même
Comment nous sortirons de ce danger suprême !

MÉGANIRE, *assise*.

Tu l'as bien entendu : sans attendre demain,
Son fils Oromédon veut obtenir ma main.
Pour essayer l'effet d'une intrigue funeste,
Il va venir bientôt, ce fils que je déteste,
L'homme qui vit heureux sous le poids d'un affront,
Le soldat fugitif qui porte haut le front,
Celui dont l'impudeur est partout racontée,

Et qui, multipliant sa tendresse effrontée,
En même temps qu'il vient m'offrir un cœur banal,
Poursuit une prêtresse à l'autel virginal !...
Bravant le juste orgueil dont mon âme est jalouse,
Quand cet homme dira : — devenez mon épouse, —
Pourrai-je de l'horreur dompter le mouvement ?
Sourirai-je à cet homme ainsi qu'à mon amant ?
Si pourtant de mon sein la vérité s'exhale,
Si j'ose rejeter sa demande brutale,
C'en est fait de mon père, et tu ne peux nier
Que j'aurai pris sur moi la mort du prisonnier.
Affreuse alternative, où ma raison flottante
Réclame tes conseils et se perd dans l'attente !

EURYNOME, *fièrement.*

Sparte fut mon berceau : cette noble cité
Inspire à ses enfants tant de haute fierté ;
Le généreux mépris des actions infâmes
Est si vivace au cœur de ses plus faibles femmes,
Qu'en face d'un époux par la honte flétri,
Toutes préféreraient la mort à ce mari !

MÉGANIRE.

La mort ! prête à montrer un intrépide zèle,
Si la mort m'appelait, je volerais vers elle !
Mais, d'après le dessein qui nous est déclaré,
Ce n'est pas moi qui meurs, c'est mon père adoré.

EURYNOME.

A son secours, ma fille, un dieu viendra peut-être.

MÉGANIRE.

Non, les dieux sont toujours pour le parti du prêtre.
Ils verront sans pitié périr un innocent,

Et moi, par mes refus, j'aurai versé son sang.
(*Elle se lève.*)
Jamais ! trop de douleurs déchireraient mon âme.
Du fils de Théoclès je deviendrai la femme.
Puisque le juste ciel s'est déclaré pour lui,
J'accepterai l'amour qu'il m'impose aujourd'hui.
Je m'agenouillerai, victime résignée,
A l'autel odieux de ce noir hyménée.
Les voiles nuptiaux, attachés à mon front,
Plus sombres qu'un linceul sur moi retomberont.
Comme l'oiseau surpris par une horrible serre,
Je subirai, tremblante, un malheur nécéssaire,
Et, du pied des autels enfin me relevant,
Je me dirai, du moins, que mon père est vivant !
J'ose espérer alors que les filles d'Athènes
Daigneront m'épargner les injures hautaines,
Et ne poursuivront pas d'un reproche éternel
L'humble victime offerte au salut paternel !

EURYNOME.

Vous méditez, ma fille, un étrange supplice !
Qu'un pareil dévoûment jamais ne s'accomplisse.
Immoler votre orgueil ! avilir votre nom !
Auriez-vous ce courage ? oh non, ma fille, non !

MÉGANIRE.

Ah ! dans ce dévoûment dont je tremble, Eurynome,
J'irai sacrifier, si mon cœur le consomme,
Un sentiment encor, peut-être plus puissant
Que la fierté du nom et que l'orgueil du sang !

EURYNOME.

Oui, je comprends l'aveu que jette la victime.

De votre jeune cœur moi confidente intime,
Je sais qu'il vous faudrait, dans ce malheureux jour,
En perdant votre honneur, étouffer votre amour.

MÉGANIRE.

Tu l'as dit — et l'amour que j'immole à cette heure,
Plus grand que tu ne crois, mérite qu'on le pleure!
Car jamais chaste feu dans un sein renfermé
N'eut un objet plus beau, plus digne d'être aimé!
D'un sentiment si cher tu connais l'origine :
Je te l'ai dit : ce fut le jour de Salamine ;
Le triomphe éclatait, et les soldats vainqueurs
Des hymnes de victoire allaient chantant les chœurs.
Je cours avec le peuple au devant des trophées,
Et je vois tout-à-coup, parmi les coryphées,
Un jeune homme! Pareil au plus brillant des dieux,
Il chantait sur le luth l'hymne mélodieux.
La foule, avec respect sur ses pas murmurante,
Admirait de sa voix la douceur enivrante,
La beauté de ses yeux et l'éclat de son front....
Que du poète, un jour, les lauriers orneront!
C'était la majesté d'un dieu plus que d'un homme.
Je l'entrevis à peine, ô ma chère Eurynome,
Que, pour fixer mon cœur jusque là libre encor,
L'amour dans son carquois prit une flèche d'or!
— Dès ce jour, tu l'as su, ce Dieu sous son empire
A reçu pour jamais Sophocle et Méganire,
Et notre seul espoir, notre vœu le plus doux
Fut d'échanger bientôt le serment des époux!
O bonheur apparu, disparu comme un leurre!
Rêves évanouis! ciel perdu que je pleure!

A l'amour de Sophocle il faut donc renoncer !
Dieux !....

EURYNOME.

Ma fille, vers nous je le vois s'avancer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHOCLE.

SOPHOCLE.

Pour que le prisonnier ait les dieux plus propices,
J'ai rougi leurs autels de nombreux sacrifices,
Et, par l'amour enfin ramené près de vous,
Je viens vous demander le saint titre d'époux.

MÉGANIRE.

Que dites-vous, Sophocle ! Eh quoi, lorsque mon pere,
Captif, de l'avenir sans doute désespère ;
Quand je subis, moi-même, ici, plus d'un danger,
Sous les lois de l'hymen j'oserais me ranger !

SOPHOCLE.

Eh, ce sont les dangers, qu'avec vous j'appréhende,
Qui me font de l'hymen avancer la demande !
Amant, je ne puis rien pour défendre vos jours ;
Epoux, j'acquiers le droit d'être un vivant secours.

MÉGANIRE.

Hélas ! ne parlons plus d'amour ni d'hyménée.
Sachons courber le front sous l'âpre destinée.
Ami, vous le savez, Eschyle est dans les fers ;
Toute pitié s'émeut aux maux par lui soufferts.
Lorsque, dans sa prison, touché de mes alarmes,
Il croit voir l'orpheline assise dans les larmes ;

Quand il me croit déjà voisine du tombeau,
Irais-je de l'amour allumer le flambeau?
Non, non; n'irritons point, dans le deuil où nous sommes,
La colère des dieux.... et la haine des hommes.
Ajournons des liens qui, noués maintenant,
Hâteraient du captif le trépas imminent!

SOPHOCLE.

Qu'ai-je entendu! comment un hymen qui s'opère
Pourrait-il abréger les jours de votre père?

MÉGANIRE.

Oui, du cher prisonnier ce serait le trépas.
Mais ici plus longtemps ne m'interrogez pas.

SOPHOCLE.

Quels étranges discours me faites-vous entendre!
Ce mystère!...

EURYNOME *redescend la scène; bas à Méganire.*

Il est là.

MÉGANIRE *à Sophocle.*

Vous allez le comprendre.
On m'annonce le fils d'un pontife abhorré,
Par qui, sous notre toit, le malheur est entré.
Gardez que ce perfide, admis dans mon asile,
Ne soupçonne l'honneur de la fille d'Eschyle.
Cachez-vous à ses yeux.....

SOPHOCLE.

Qu'osez-vous exiger!
Que je me cache, moi, comme un vil étranger!
Qu'à ce lâche insolent je cède ici la place!

MÉGANIRE.

Quand vous saurez pourquoi, j'obtiendrai votre grâce!

Je vous prie à genoux !... sous ce rideau pendant,
Passez vite — et gardez un silence prudent.
Oh ! de grâce !

(*Sophocle passe derrière le rideau.*)

SCÈNE V.

MÉGANIRE, EURYNOME, OROMÉDON.

OROMÉDON.

A vos pieds, vous voyez reparaître
Oromédon, le fils de l'auguste grand-prêtre.
Vierge que j'ai maudite autant que je l'aimais,
Je vous revois enfin, belle plus que jamais !
Oui, l'enfant au carquois, durant ma longue absence,
De vos yeux enchanteurs a doublé la puissance ;
Votre taille est pareille au palmier de Délos !
Vénus, à votre aspect, rentrerait dans les flots !
Et si j'étais le dieu que tout l'Olympe admire
J'offrirais de Junon la place à Méganire.

MÉGANIRE, *avec dignité.*

De tels propos, seigneur, ne sont pas de saison :
Songez donc au vieillard jeté dans la prison,
Et dites s'il convient que sa fille oublieuse
Écoute des flatteurs la voix insidieuse !

OROMÉDON.

Eschyle, si tel est l'objet de votre ennui,
Peut vivre ici demain.

MÉGANIRE.

Pourquoi pas aujourd'hui !

OROMÉDON.

Vous détournez les yeux... prêtez du moins l'oreille :
Dès long-temps vos beautés ,vision sans pareille,
Ont jeté dans mon sein — vous l'avez trop bien su —
Le plus brûlant amour qu'un mortel ait conçu.
Cet amour , qu'obtint-il , quand je ne pus le taire?
Les froideurs de la fille et les mépris du père.
Je partis : j'espérai dans les secours du temps ,
Et que du voyageur les destins inconstants
Me feraient , d'heure en heure et de mers en rivages ,
D'une douleur cruelle oublier les ravages.
Espoir toujours trompé ! J'ai connu vingt climats ,
L'eau de toutes les mers a réfléchi mes mâts ;
Des bords de la Colchide où le Phase circule ,
Ma trirème a touché les colonnes d'Hercule ,
Et je reviens enfin vous montrer au retour
Un amant dont l'absence a redoublé l'amour !

MÉGANIRE.

De mes faibles attraits la douteuse apparence
Méritait peu , seigneur , tant de persévérance.

OROMÉDON.

Oh ! ne rabaissez point l'éclat de vos attraits;
Madame , à vos genoux je vous démentirais.
Vous le savez trop bien , fière beauté que j'aime :
La modestie en vous n'est qu'un vain stratagème.
Toutefois , usons mieux des propices moments :
Voulez-vous d'un époux accueillir les serments ?

EURYNOME , *qui est restée debout et immobile , sur le second plan, à gauche.*

Celle qui voit en moi sa nourrice fidèle

A déjà dit, seigneur, qu'Eschyle étant loin d'elle,
Elle ne saurait point, tant qu'il demeure aux fers,
Accepter les amours et les serments offerts.

OROMÉDON.

Je n'interroge point la suivante Eurynome,
Je fais taire sa voix.

EURYNOME, *à demi voix.*

Qui vous confond, jeune homme.

OROMÉDON.

Madame, épargnez-moi de pénibles lenteurs.
Ne laissez pas, surtout, prendre à vos serviteurs
Le soin de m'adresser leur parole importune.
Écoutez, bien plutôt, la propice fortune.
Votre père languit au fond d'un noir cachot :
Pour le sauver, madame, il vous suffit d'un mot.
Ce mot, vous le direz ; fille pieuse et tendre,
En faveur du vieillard vous le ferez entendre.
Vous ne souffrirez pas que Thémis en courroux
Aille, le glaive en main, visiter ses verroux.
Songez :... après l'aveu que ma tendresse implore,
On va vous accorder, aujourd'hui même encore,
Sa grâce, et dans vos bras le ramener vivant.

MÉGANIRE, *avec amertume.*

Il serait bien plus beau de l'accorder avant.

OROMÉDON.

Oh ! de mes longs ennuis qu'un doux regard m'allège !
Vos refus prolongés feraient croire — que sais-je ? —
Que déjà votre cœur a subi le lien
D'un amour inconnu, plus heureux que le mien.

MÉGANIRE.

J'ai donné mon amour, de tout autre incapable,
A la vertu, qui fait un homme aux dieux semblable !

OROMÉDON.

Que parlez-vous des dieux ! ils savent si je ments :
Les plus puissants de tous furent les plus aimants.
Faut-il vous répéter leur histoire immortelle ?
A partir du cahos, que nous enseigne-t-elle,
Sinon ces dieux, vers qui nous élevons nos mains,
Brûlés d'autant de feux que les faibles humains !
De l'éternelle cour, Jupiter, maître insigne,
S'approchant de Léda sous les plumes d'un cygne ;
Apollon poursuivant de son ardent essor
Daphné, Leucothoë, Clytie et mille encor ;
Ou, des filles du ciel, la plus chaste entre toutes,
Diane, de l'Olympe abandonnant les voûtes,
Pour venir dans les bois, comme un pâle rayon,
A son divin regard suspendre Endymion.
De ces amours sans fin mémorables exemples,
On vous raconterait cent histoires plus amples,
Si la fille d'Eschyle, instruite en l'art des vers,
Ignorait les récits des poètes divers.
Ces dieux, dont l'assistance est à qui la réclame,
Approuvent à cette heure et vont aider ma flamme.
Mon orgueil éprouvé s'irrite des retards....
Comprends mieux le désir qui brûle mes regards.

EURYNOME.

Quoi !...

MÉGANIRE.

Seigneur !...

OROMÉDON.

Le vautour étreindra la colombe !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SOPHOCLE.

SOPHOCLE, *s'élançant en scène.*

Arrière, malheureux ! que tant d'audace tombe.
La colombe frémit sous l'ongle du vautour ;
Mais le vautour a peur devant l'aigle à son tour !

OROMÉDON.

Que vois-je ? et que faisait ici ce téméraire,
Madame !

SOPHOCLE.

Il attendait le moment de soustraire
Aux complots des enfers l'innocence des cieux,
Et la timide femme au lâche audacieux.

OROMÉDON, *ironiquement.*

Madame, vos refus sont expliqués.

SOPHOCLE.

L'infâme !
Épouvanté par l'homme, il s'adresse à la femme !
N'osant pas affronter un courroux dévorant,
Les insultes de l'homme, à la femme il les rend.
C'est digne de celui qui, rampante vipère,
Vient marchander la fille avec le sang du père,
Et, transformant la mort en moyen séducteur,
A choisi le bourreau pour son entremetteur !

OROMÉDON.

Tremble que cette main, justement irritée,

N'inflige à ton orgueil la peine méritée !

SOPHOCLE.

A Jupiter, ce soir, je promets cent taureaux,
Pour te voir accomplir cet acte de héros !

OROMÉDON.

Où trouver une épée, afin que j'extermine
L'insolent....

SOPHOCLE.

N'as-tu plus celle de Salamine?
Ce fer qu'on retrouva, près du flot rougissant,
Plus blanc qu'une quenouille et plus vierge de sang!

OROMÉDON.

Oh! tu mens!

SOPHOCLE.

Si j'avais, dans une âme craintive,
Pour les sanglants périls tant d'horreur instinctive,
Et si j'étais le fils d'un pontife des dieux,
J'irais lui succéder dans cet emploi pieux.
Je te conseille encore, athlète ridicule,
Nain tombé du manteau secoué par Hercule,
D'abdiquer désormais le nom d'Oromédon :
C'est le nom d'un géant plus grand que Sarpédon!
Quand celui-là tombait dans un jour de bataille,
Son cadavre couvrait sept arpents de sa taille;
Et toi, si tu tombais, tu ne couvrirais pas
L'espace que mon pied mesure sous un pas!

OROMÉDON.

Qui que tu sois, je vais, sans quitter cette enceinte....

MÉGANIRE *s'élançant au milieu d'eux.*

Gardez-vous d'outrager l'hospitalité sainte,

Seigneurs! de ce courroux calmez l'emportement.
Loin de moi Némésis au bras rouge et fumant!

SOPHOCLE.

Des terreurs d'une femme écoute la prière.
Tes vengeances ailleurs pourront prendre carrière!

OROMÉDON.

Madame, un grand secret désormais m'appartient.
Je sais quel nœud si fort loin de moi vous retient.
Ce seuil ne reverra jamais le fils du prêtre :
Mais, si quelque autre aussi n'y doit plus reparaître,
Si le trépas d'Eschyle est déjà résolu,
N'en accusez que vous, qui l'avez bien voulu!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ENTR'ACTE.

LA MUSE.

L'aréopage saint va s'ouvrir comme un temple !
Ils sont là, sur le mont voisin de la cité,
Ces prêtres de Solon que la ville contemple
Comme un Olympe redouté !

Le peuple, interrogeant leurs silences farouches,
En demande l'énigme aux rides de leur front.
Les arrêts attendus hésitent sur leurs bouches, —
Quel est celui qu'elles rendront ?

Est-ce le châtiment ? est-ce la délivrance ?
La hache, ou le poison qui brûle jusqu'aux os ?
Ou, destin plus amer, plus cruelle souffrance,
L'exil — cette mort sans repos !

ACTE TROISIÈME.

L'Aréopage. Le tribunal à droite. Une porte à gauche. Au fond, une tenture et une grille donnant sur la place publique. La tribune et la selette en face du tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMÈDE, HERMODORE, HYPSÉNOR,
ARÉOPAGITES, GARDES.

Les personnages morts de l'aréopage occupent leurs sièges. Agamède, Hermodore et Hypsénor s'entretiennent sur le devant de la scène.

AGAMÈDE.

Vous avez entendu les messagers rapides :
Ils disent que Cimon, chef des grecs intrépides,
Arrive, rapportant des plages de Scyros
La cendre de Thésée, invincible héros.
Comment fêterons-nous cette royale cendre?
Quels sublimes honneurs le pays doit-il rendre
A ce roi qui, déjà placé sur les autels,
Ombre sainte, a pris rang parmi les immortels!

HYPSÉNOR.

Pour fêter dignement les restes de Thésée,
La source des honneurs devrait être épuisée.
Oui, d'Athènes, demain, les fils reconnaissants
Doivent tarir partout la louange et l'encens!

HERMODORE.

Des plus beaux vêtements que la foule parée
Coure, dès le matin, au môle du Pyrée,
Accueillir, à genoux sur les dalles du port,
La galère où revient cet héroïque mort.
Qu'un char soit préparé pour l'urne où vit encore
L'âme du demi-dieu que tout un peuple adore;
Qu'on sème, devant lui, le sable des chemins
De lauriers et de fleurs cueillis à pleines mains;
De leurs longs voiles blancs que nos vierges ornées
Aillent chantant en chœur, comme aux Panathénées,
Et que l'hymne sacré, répétant le grand nom,
Réjouisse dans l'air l'écho du Parthénon!

HYPSÉNOR.

Que, d'après le vieux rite et l'antique symbole,
A chacun de nos dieux on offre un taurobole,
Dont les quartiers fumants, dépouillés d'intestins,
Aux joyeux spectateurs serviront de festins.

HERMODORE.

Que la foule au Gymnase aille ensuite s'ébattre.

HYPSÉNOR.

Surtout, n'oublions pas les luttes du théâtre;
Et, toujours curieux de grands drames nouveaux,
Proposons une palme aux poètes rivaux.

HERMODORE.

Eschyle prisonnier offre, par son absence,
Aux jeunes concurrents une bien rare chance!

AGAMÈDE.

J'estime heureux celui qui, dans un jour si beau,
Viendra, rayon naissant, éclipser ce flambeau!

UN GARDE, *entrant dans l'enceinte.*

Le prêtre d'Eleusis attend à cette porte.

AGAMÈDE.

Qu'il entre.

(*Agamède, Hermodore et Hypsénor vont prendre place au tribunal.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉOCLÈS.

THÉOCLÈS.

Pardonnez, grands juges, si j'apporte
Dans la sévère enceinte un visage indiscret,
Et de vos entretiens si ma voix vous distrait.
Le motif est pressant.

AGAMÈDE.

Admis sous cette voûte,
Le prêtre de Cérès a le droit qu'on l'écoute.

THÉOCLÈS.

Du peuple athénien arbitres tout-puissants,
Si nous devons en croire à mille bruits récents,
Cimon rapporte enfin à la Grèce orpheline
Du plus grand de nos rois la poussière divine.
A ces restes sacrés, si long-temps attendus,
De splendides honneurs sans doute seront dus :
Il importe, avant tout, que justice soit faite.
Souffrirez-vous, seigneurs, que durant cette fête,
Eschyle, incriminé d'attentats odieux,
Même au fond d'un cachot irrite encor les dieux !
Oserons-nous offrir à leurs saintes images

La prière et les dons adressés en hommages,
Si nous laissons jouir de son impunité
L'homme qui fit outrage à leur divinité !

AGAMÈDE, *aux gardes.*

Devant l'aréopage introduisez Eschyle.
Qu'on ouvre aussi la porte au peuple de la ville.
Le peuple, ainsi le veut l'immortelle Thémis,
A tous les grands débats doit toujours être admis.
Toute loi sort de lui, soit jeune, soit ancienne.
Comme aucune raison ne prévaut sur la sienne,
Qu'il unit le pouvoir à la sainte équité,
Aucun arrêt ne vaut l'arrêt qu'il a dicté.

(*On ouvre la grille du fond et le peuple s'amoncèle dans la salle.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ESCHYLE introduit par la porte de gauche. Il vient prendre place sur la seletta.

AGAMÈDE.

Pontife d'Eleusis, parlez !

THÉOCLÈS, *à la tribune.*

Vieillards augustes,
De la juste Thémis oracles non moins justes !
Les dieux, qui m'ont doté d'un cœur compatissant,
Les dieux me sont témoins si j'ai la soif du sang.
J'en vois d'un œil si triste une goutte qui tombe
Que je pleure à l'autel même sur l'hécatombe,
Et n'offrirais au ciel, si nous étions meilleurs,
Que le miel de la rûche et le parfum des fleurs.
Mais, tels sont les devoirs du sacré ministère

Que ma pitié parfois est réduite à se taire,
Et que je ne dois point, par faiblesse attendri,
Quand le sang fut coupable en écouter le cri.
Chaque fois que le ciel réclame la vengeance,
Gardons-nous d'obéir à la molle indulgence.
Ceux qui règnent là-haut, prompts à l'inimitié,
Nous feraient repentir d'une folle pitié.
Un souvenir sinistre agite nos mémoires :
Songez donc à ces jours de calamités noires,
Où, pour venger ses droits méconnus parmi nous,
L'Olympe sur nos fronts répandit son courroux.
Rappelez-vous ces temps de fléaux et de pestes,
Où la terreur aux cieux lut des signes funestes,
Où les vents désastreux ravagèrent nos champs,
Comme des faux d'acier aux immenses tranchants.
Chaque nuit, aux éclairs qui jaillissaient des nues,
On vit errer partout des formes inconnues,
Larves, spectres hideux, fantômes en lambeaux,
Cadavres vagabonds, émigrés des tombeaux.
Des victimes en vain on scruta les entrailles.
Les enfants de Pallas, cachés dans leurs murailles,
Apprirent, un matin, la honte dans les cœurs,
Salamine tombée au pouvoir des vainqueurs !...
Ainsi les dieux toujours sont jaloux de leur culte.
Malheur à qui permet qu'on leur jette une insulte,
Et malheur à celui qui, privé de raison,
Des dogmes d'Eleusis commet la trahison !
Une vengeance est due aux forfaits de l'impie.
Le criminel absout, un peuple les expie,
Et je ne pense pas qu'un peuple tout entier

Du châtiment d'un seul veuille être l'héritier.
Peuple, le voudrais-tu?...

VOIX DU PEUPLE.

Non, non! mort au coupable!..

THÉOCLÈS

Il est là, subissant le remords qui l'accable!
Il est là, l'insensé qui, dans ses chants maudits,
Divulgua les secrets au vulgaire interdits;
Celui qui, pour distraire une cité folâtre,
Osa livrer naguère aux foules du théâtre
Les dogmes de Cérès dans la nuit repliés,
Que la déesse entr'ouvre aux seuls initiés.
— Formidable déesse, ô Cérès Eleusine,
Puissance qu'on adore à la plage voisine!
Sombre divinité, dont les saintes leçons
Glacent le néophite agité de frissons!
Jadis, pour être admis à sonder tes merveilles,
On s'imposait, dix ans, les jeûnes et les veilles;
Quand les jours solennels étaient enfin venus,
De ta noire caverne on s'approchait pieds-nus.
Pour entendre à genoux ta doctrine savante,
Il fallait affronter, roidi par l'épouvante,
Les sourds mugissements du vaste souterrain,
Et les spectres couchés à tes portes d'airain.
Écartons, désormais, tant d'horreur inutile.
Il suffit maintenant d'aller entendre Eschyle,
Livrant au peuple, assis sous les tréteaux mouvants,
La science des dieux jetée aux quatre vents.
O Cérès, venge toi! que le coupable meure!
Et vous, filles d'enfer, quittez votre demeure!

Tisiphone, Alecton, Mégère au nœud strident,
Je vous invoque ici, tourné vers l'occident!

UNE VOIX, *dans le peuple.*

Que sous l'arrêt vengeur le criminel succombe!

TOUTES LES VOIX.

Que le malheur prédit sur sa tête retombe!

(*Théocles descend de la tribune et vient se placer à côté du tribunal.*)

AGAMÉDE.

Un défenseur d'Eschyle est-il présent ici?
Qu'il ne se cache pas plus long-temps....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHOCLE, à sort de la foule.

SOPHOCLE.

Le voici!
Au ministre des dieux Sophocle qui succède
D'un jour inattendu pourrait invoquer l'aide,
Et, d'un lâche complot vous désignant l'auteur,
Se poser à son tour terrible accusateur!...
Mais la fierté d'un sang issu de noble race
Répugne à cet emploi qu'un délateur embrasse,
Et Sophocle à tes pieds, ô tribunal puissant,
Ne démentira pas cet orgueil de son sang.
Il me suffit à moi, jaloux d'un autre rôle,
D'offrir à l'opprimé l'appui d'une parole.
Je veux pouvoir me dire, aux fêtes de demain,
Qu'au malheur délaissé j'ai seul tendu la main.

(*Il monte à la tribune.*)

Quels forfaits a commis le vieillard qu'on accuse?
Depuis un demi siècle, il a, cher à la Muse,
Dévoué sa pensée, où le génie a lui,
Au grand art de la scène ignoré jusqu'à lui.
Avant qu'Eschyle vînt lui créer un domaine,
Quelle était parmi vous la jeune Melpomène?
C'était la courtisane aux gestes sans pudeur,
Qui court, l'œil allumé d'une lascive ardeur;
C'était du Cithéron la folâtre bacchante
Qui lance à tout venu l'insulte provocante,
Et qui, d'un pied rougi dans le jus des raisins,
Va bondir, à la nuit, sur les coteaux voisins.
Sur les pas de Thespis, arrivé d'Icarie,
Elle allait et hurlait, cette impure furie,
Séduisant de ses cris, qu'on prenait pour des chants,
Un cortège boiteux de faunes trébuchants.
Alors le jeune Eschyle apparut dans la Grèce.
De la folle bacchante il fit une prêtresse,
Lui rendit la pudeur, et sur ses membres nus
Jeta pieusement des voiles inconnus;
Chastes voiles, empreints d'une majesté sainte,
Effaçant en éclat le lys et l'hyacinthe,
Et tels que, parmi nous, les prêtres d'Eleusis
Pour en orner Cérès les ont un jour choisis.
La Grèce, douze fois, couronna le poète.
Eh bien! ensanglantez les palmes de sa tête,
Livrez ce front sublime au glaive meurtier;
Mais, le poète mort, où sera le guerrier?...
Il le fut! — pour servir la patrie insultée,
Il a vu Marathon, Salamine et Platée.

Au devant du barbare en nos murs accourant,
Le poète a marché toujours au premier rang.
Vous savez si je mens, ô vous tous dont l'histoire
Rattachera les noms à ces jours de victoire;
Vous qui, sur les remparts, dans les champs, sur les flots,
L'avez vu, comme un but, s'offrir aux javelots.
Descendant d'une race où tant d'orgueil respire,
Il avait près de lui son frère Cynégire,
Son frère Amynias; trois frères, qui, tous trois,
Aux honneurs du triomphe eurent de pareils droits.
Ainsi, le même arrêt, à la face d'Athènes,
Va tomber aujourd'hui sur trois grands capitaines!
Ordonnez qu'on prépare un immense linceul,
Car la mort frappera trois frères en un seul!...
O peuple athénien, plus mobile que l'onde,
Toi que l'ingratitude illustre dans le monde!
Livreras-tu toujours à l'exil, aux bourreaux,
Tes plus grands citoyens, tes plus grands généraux!
A tes meilleurs enfants, cité toujours marâtre,
Combien sont disparus au fond de ton Barathre,
Insatiable abîme, où tes tardifs remords
Vont souvent, mais en vain, chercher d'illustres morts!
Tremble qu'il vienne un jour où ta campagne aride
Aux yeux de l'étranger ne montre que le vide,
Et que, du Céramique aux bords de l'Ilissus,
Le sol, riche au-dessous, n'ait plus rien au-dessus.
— Pour hâter l'avenir que mon effroi révèle,
Creusera-t-on demain une tombe nouvelle?
Aux mânes infernaux demain jettera-t-on
L'intrépide soldat, héros de Marathon!

Non ; le génie heureux qui garde notre ville
A la main des bourreaux arracherait Eschyle.
Je le vois qui se lève, et je l'entends crier :
Grâce pour le poète en faveur du guerrier !

LE PEUPLE.

Grâce pour le soldat ! grâce pour le poète !

SOPHOCLE *aux juges.*

Entendez-vous ces voix ? Athènes le répète,
Le mot libérateur de ma bouche exhalé !
Je me tais. — Tout est dit quand le peuple a parlé.

(*Il descend de la tribune. La foule s'empresse autour de lui. Eschyle vient l'embrasser.*)

AGAMÈDE.

Le peuple a prononcé : qu'affranchi de sa chaîne,
Le poète aille libre ! A la fête prochaine,
Qu'il glorifie encor la scène de Bacchus,
Où ses pâles rivaux furent toujours vaincus.
Car, noble Eschyle, apprends que le peuple en attente
Prépare pour Thésée une fête éclatante,
Et, si tu veux demain consacrer ton pardon,
De la palme des vers va conquérir le don.
Peuple, sortez, et vous, allez, hiérophante.

(*Mouvement général de sortie interrompu par les paroles d'Eschyle.*)

ESCHYLE.

Oui, je rapporterai la palme triomphante.
Mon génie, un moment, ne s'était qu'endormi ;

(*A Sophocle.*)

Mais il s'est réveillé ! — grâce à toi, jeune ami,
Dont la noble parole, à mon secours venue,

A brisé les complots d'une haine connue.
Délivré par toi seul de ce piége inhumain,
Par toi, je cours vainqueur aux fêtes de demain.
Oui ! vainqueur ! serait-il dans toute l'Hellénie
Un génie assez grand pour vaincre mon génie !
Où donc est le rival qui pourrait follement
De la lutte avec moi tenter l'événement !
Qu'il se montre ! et sur moi si ce lutteur l'emporte,
De mes ambitions si la dernière avorte,
Que ce même trépas, qui m'absout aujourd'hui,
Retombe sur ma tête et la honte avec lui !

(*L'areopage et le peuple se retirent.*)

THÉOCLÈS.

Mon courroux étouffé n'eût pas mieux dit lui-même.
Bien, vieillard ; sois l'auteur de ton propre anathème.
Puisse-t-il irriter les dieux qui l'entendront,
Et bientot, à mes yeux, retomber sur ton front.

(*Il sort.*)

ESCHYLE.

Va, va, que ta fureur sans contrainte s'épanche !
Je ne veux prendre, moi, qu'une noble revanche.

(*A Sophocle.*)

Au triomphe prochain, je vous attends tous deux :
Lui, pour s'en irriter, toi, pour en être heureux !

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SOPHOCLE seul en scène.

Qu'a-t-il dit ? et quel mot, hélas ! viens-je d'entendre !

A la palme des vers, moi, j'ose aussi prétendre !
Faudra-t-il renoncer à ce rêve éternel,
Et puis-je y renoncer sans être criminel !
— Cette nuit, dans un songe, éclairant l'ombre noire,
Le dieu cher à Claros m'a révélé sa gloire.
Il m'a dit, d'une voix qui troublait mes esprits :
« Demain, cours au théâtre et dispute le prix.
» Honte et malheur à toi si tu m'étais rebelle ! »
A ces mots, dans ma nuit, cette image si belle
A fait place aux horreurs d'une autre vision.
Sous un ciel d'où tombait un livide rayon,
J'ai vu passer au loin, comme une forme errante,
Une vierge au front pur qui me semblait mourante.
Elle allait dans la nuit. Où donc? je ne le sais ;
Mais, cette jeune fille, oh ! je la connaissais !...
Pour détourner les coups dont l'annonce me glace,
Parmi les concurrents j'irai donc prendre place ;
J'irai ! docile au dieu qui fait bondir mon cœur,
J'essairai d'obtenir le rameau du vainqueur.
L'obtenir ! l'obtenir ! ô rêve de ma vie !
Recevoir, au milieu de la foule ravie,
Aux acclamations des fanfares d'airain,
La couronne qui fait un homme souverain !
Mais que dis-je?... à mes vœux si la chance est facile,
Si ma gloire demain fait la honte d'Eschyle,
Si le père adoré d'une adorable enfant,
Par moi vaincu, maudit son rival triomphant ;
Il peut me refuser la main de Méganire!...
Toute espérance chère, il peut me l'interdire :
De ses chants surpassés vengeant le déshonneur,

Il peut briser d'un mot mon fragile bonheur !
Ah ! sans doute, la gloire à l'horizon flottante
Est prompte à fasciner une âme haletante,
Séductrice immortelle au magique pouvoir,
Pour tomber son esclave il suffit de la voir ;
Mais, si brillant que soit l'attrait qui la décore,
La femme que l'on aime est bien plus belle encore !
Du fantôme doré tout le rayonnement
Ne vaut pas un sourire éclos d'un œil aimant !
Heureux qui dans ses bras toutes deux les possède :
A ses félicités tout autre bonheur cède !
Et malheur à celui qui, forcé de choisir,
Doit à l'une des deux restreindre son désir !
Dédale où je me perds ! vertige où je m'égare !
De sentiments confus alternative rare !
Lutte, où je sens en moi rivaliser d'efforts
Les deux tyrans des cœurs qui domptent les plus forts !
Amour ! dit le premier. Le second répond : gloire !
Entre ces deux conseils, à qui donc faut-il croire ?
Et qui l'emportera, dans un douteux moment,
Le génie ou le cœur ! le poète ou l'amant !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ENTR'ACTE.

LA MUSE.

Cent mille spectateurs ont envahi l'enceinte.
Sur les gradins de pierre ils ondulent à flots.
Joyeux, ils sont venus de Delphes, de Corinthe,
De Corcyre, de Crète, île du labyrinthe,
D'Elis, d'Olympia, de Sparte, de Délos.

Des bords trinacriens, des champs de Messénie,
Sur la trirème agile ou sur le char léger,
Des dialectes divers confondant l'harmonie,
Ils sont tous accourus aux combats du génie:
Et grands sont les rivaux qu'ils auront à juger !

Heureux donc, bienheureux celui dont un archonte
Proclamera le nom redit par toute voix.
La gloire du vainqueur, l'univers la raconte;
Au rang des immortels, vivant même, on le compte,
Et la palme en sa main vaut le sceptre des rois !

ACTE QUATRIÈME.

Le décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

La théorie qui rapporte les cendres de Thésée traverse la scène. La pompe est composée de canéphores, de soldats, de citoyens, de jeunes filles agitant des des palmes, de magistrats, de prêtres. L'urne funèbre est portée sur un char entouré de trophées. Le char, détaché du cortège, s'arrête sur la lisière du bois, et riéti se suite la pompe.

LE CHŒUR DES CANÉPHORES.

UNE VOIX, *elle chante.*

Nous avons paré nos corbeilles
De lauriers, de roses vermeilles,
De beaux lys aux calices blancs :
A toi, grande ombre de Thésée,
Tous ces festons où la rosée
Étincelle en rubis tremblants !

LE CHŒUR.

Suivez, suivez les canéphores,
Qui sur leurs fronts, pieusement,
Portent l'eau sainte des amphores,
Et les gâteaux de pur froment.

LA VOIX.

Amour et gloire au fils d'Égée!
L'Attique, longtemps ravagée,
Bénit les secours de sa main.
Il terrassa, d'un bras robuste,
Sinnis et Scyron et Procuste,
Monstres nourris de sang humain.

LE CHOEUR.

Suivez, suivez les canéphores,
Qui sur leurs fronts, pieusement,
Portent l'eau sainte des amphores,
Et les gâteaux de pur froment.

LA VOIX.

Géant que nul effroi ne lie,
Il combattit en Thessalie
Le sanglier de Calydon;
Puis il courut vers d'autres zônes,
Et, du sang pur des Amazones,
Rougit les flots du Thermodon.

LE CHOEUR, *s'éloignant, tandis que Méganire et Eurynome entrent en scène.*

Suivez, suivez les canéphores,
Qui sur leurs fronts, pieusement,
Portent l'eau sainte des amphores,
Et les gâteaux de pur froment.

SCÈNE II.

MÉGANIRE, EURYNOME.

EURYNOME.

O ma fille! parlez : en quel trouble est votre âme?
A ses pompes en vain la fête vous réclame,
En vain les chœurs sacrés vous jettent en passant
De leurs joyeux accords l'appel retentissant;
Vous, d'un sombre chagrin la prunelle ternie,
Vous fuyez, dédaignant leur aimable harmonie;
Vous cherchez au hazard, pour y cacher vos pas,
Tous les lieux écartés où la foule n'est pas.
Quel malheur de vos sens a troublé l'équilibre?
Avez-vous oublié que votre père est libre?
Qu'à la scène rendu, le poète aujourd'hui
Va cueillir le laurier déjà tressé pour lui?

MÉGANIRE.

Qui le sait?

EURYNOME.

Quoi! sa fille est la seule qui doute?

MÉGANIRE.

Oui, je doute.

EURYNOME.

Qu'entends-je?

MÉGANIRE.

O ma nourrice, écoute,
Et vois si l'avenir doit paraître certain.
Eschyle, à mon réveil, m'a parlé ce matin.
— Méganire, a-t-il dit, je pars pour le théâtre;

Pour la palme des vers Eschyle va combattre,
Et sûr, plus que jamais, de vaincre mes rivaux,
Je te promets, ce soir, quelques lauriers nouveaux.

EURYNOME.

Eh bien! n'est-ce point là.....

MÉGANIRE.

Nourrice, écoute encore.
Eschyle s'éloignait, quand celui que j'adore,
Sophocle à notre seuil tout-à-coup est venu.
Son front resplendissait d'un éclat inconnu.
Ses yeux, toujours si fiers, s'éclairaient d'une flamme,
Prophétique rayon que l'âme adresse à l'âme.
Le dieu qui du matin rallume le flambeau
S'élance à l'Orient moins rapide et moins beau!
— Méganire, a-t-il dit, je pars pour le théâtre.
Pour la palme des vers Sophocle va combattre,
Et les premiers lauriers que mes mains cueilleront,
Je les promets, ce soir, en couronne à ton front.

EURYNOME.

Ah! grands dieux!

MÉGANIRE.

J'ai voulu, ne songeant qu'à mon père,
Retenir près de moi son rival téméraire.
Mais, plus prompt que l'éclair, s'échappant de ma main,
Sophocle du théâtre avait pris le chemin.
Comprends-tu maintenant ce qui glace mes veines?
Et mes terreurs, dis-moi, te semblent-elles vaines,
Lorsque j'attends ici, de moment en moment,
La couronne d'un père ou celle d'un amant?

EURYNOME.

Je partage ce trouble, il est permis sans doute;
Mais du théâtre même évitez donc la route.
Sous le toit paternel, ma fille, vous pourrez
Donner un cours plus libre à vos chagrins secrets.

MÉGANIRE.

Non, je demeure ici : du destin qui s'agite
La nouvelle en ce lieu m'arrivera plus vite.
Tandis que nous parlons, ce terrible destin
Sur deux fronts bien aimés se suspend incertain.
Déjà même, la chance est peut-être connue.
Souffles de l'air, oiseaux qui passez sous la nue,
N'avez-vous rien appris, en traversant les cieux,
De la lutte qui tient mes esprits anxieux?...

EURYNOME.

Je comprends quel supplice est dans cette ignorance,
Mais votre cœur, ma fille, est-il sans préférence?
Entre les deux rivaux flotte-t-il suspendu?
Votre espoir...

MÉGANIRE.

Ah! sans doute, à mon père il est dû.
Compagne de mes jours, tu sais combien je l'aime!

EURYNOME.

Comment ne pas l'aimer, lui, plus grand qu'un dieu même!

MÉGANIRE.

Oui, nourrice! et pourtant, puis-je bien aujourd'hui
M'assurer que mes vœux ne penchent que pour lui?

EURYNOME.

Eh bien! puisque chez vous une double tendresse
A chacun des rivaux tour-à-tour s'intéresse,

Quel que soit le vainqueur qui va passer ici,
Votre joie est certaine !

MÉGANIRE.

Et ma douleur aussi !
O tourment inconnu qui m'agite et m'accable !
De sentiments confus mélange inexplicable !
Cruelle incertitude, où je voudrais pouvoir
Incliner vers mon père, au gré de mon devoir !
Que n'a-t-il pas souffert pour l'honneur de sa fille ?
N'a-t-il pas, lui, vertu qui sans rivale brille,
Attendu pour mourir le fer ou le poison,
Parmi les criminels qui souillent la prison !
Ah ! puisse du combat la chance expiatoire
Sur l'opprobre effacé jeter une victoire !
Puissé-je, à ses genoux, pleurant les maux soufferts,
Guérir sous des lauriers la blessure des fers !

EURYNOME.

J'aime que votre choix vers le père fléchisse.
Oubliez que Sophocle....

MÉGANIRE.

Ah ! que dis-tu, nourrice !
Le devoir m'a, sans doute, imposé cet oubli,
Mais un pareil devoir peut-il être accompli !
Sophocle serait-il sans droits sur son amante ?
Quand passait sur nos fronts le vent de la tourmente,
Sophocle n'a-t-il pas, généreux en secours,
Défendu mon vieux père et protégé mes jours ?
Tu le sais : rien n'a pu maîtriser son courage.
Il garda ma pudeur d'un infaillible outrage ;
Et mon père accusé bénit, le lendemain,

Sa parole qui sauve encor mieux que sa main !
Conviens que la victoire aujourd'hui disputée
Par de tels dévoûments serait bien méritée ;
Et que le rameau vert, d'ailleurs, ornerait bien
Le plus aimable front du peuple athénien !

EURYNOME.

Et pourtant, si, jaloux de la palme ravie,
Eschyle à son vainqueur jetait un œil d'envie !...
Pour venger son orgueil blessé cruellement,
Il peut dans son rival repousser votre amant !

MÉGANIRE.

Ah ! grands dieux ! démentez ce funeste langage !
Qu'Eschyle du succès rapporte ici le gage,
Et, lutteur malheureux, que Sophocle, au retour,
Se relève du moins, consolé par l'amour !

(*Fanfare, puis acclamations dans le lointain.*)

MÉGANIRE.

Qu'ai-je entendu ? c'est bien la trompette qui sonne !

EURYNOME.

Le vainqueur est nommé.

MÉGANIRE.

Je chancelle et frissonne.
Toi, va savoir le sort ; va, cours. (*Eurynome sort.*)

ACCLAMATIONS.

Gloire au vainqueur !

MÉGANIRE.

A vous mon père ! à vous tous les vœux de mon cœur !

ACCLAMATIONS.

Gloire à Sophocle ! à lui les honneurs de la Grèce !

(*Fanfares.*)

SCÈNE III.

MÉGANIRE, SOPHOCLE, une couronne à la main.
Il arrive sans voir Méganire qui s'est assise, défaillante, sur le banc à droite.

SOPHOCLE.

Je l'ai connue enfin, cette puissante ivresse !
Enfin j'ai mis le doigt sur ce but éclatant,
Qui rayonnait de loin et que j'enviais tant !...

MÉGANIRE *à part.*

C'est sans doute un grand deuil que l'insensé proclame !

SOPHOCLE.

J'ai su ce qu'un poète a de bonheur dans l'âme,
Quand son nom, acclamé par tous les spectateurs,
Fend la nue et des cieux va frapper les hauteurs !
O transport ! le rameau dont sa tempe fut ceinte,
Autour de lui répand une lumière sainte
Qui révèle à son œil, ardemment ébloui,
L'avenir tout entier, dans l'ombre épanoui !
Ah ! comme un vent dont l'aile enfle l'onde marine,
Cette volupté forte, agitant sa poitrine,
Lui fait vite oublier tant de travaux brûlants,
Tant de jours consumés en stériles élans !
Surtout quand, jeune encor, le moissonneur superbe
Aux pieds de la beauté peut apporter sa gerbe,
Et sous un doux regard, qui l'attend au retour,
Se délasser, le soir, des grands labeurs du jour !
(*Il aperçoit Méganire qui monte les marches de la maison.*)
Que vois-je ? est-ce bien vous ! vous, la beauté que j'aime ?
Ou bien, sous votre image, est-ce la Muse même !

Du succès, Muse ou femme, acceptez tout l'honneur!

MÉGANIRE, *radoucissant.*

Votre gloire, Sophocle, est-elle du bonheur?

SOPHOCLE.

La gloire, Méganire, est une fleur charmante
Quand on peut l'effeuiller aux genoux d'une amante;
Le laurier du vainqueur est digne de ses vœux
Quand il peut d'un beau front en orner les cheveux!
Je vous l'avais promis : sur ce front chaste et rose,
Acceptez le rameau que ma joie y dépose.
A dix ans de travaux c'est le prix octroyé :
Vous, avec un regard, vous l'aurez trop payé!

MÉGANIRE, *sévèrement.*

Quoi, Sophocle! est-ce à moi que ce discours s'adresse?
D'un cœur victorieux j'ai vu souvent l'ivresse :
Je sais quels vifs transports font toujours éclater
Les triomphes récents qu'on a su mériter;
La gloire a des appas dont toute âme est éprise;
Mais, j'en ferai l'aveu : je demeure surprise
Que, s'adressant à moi, le vainqueur de ce jour
D'un bonheur sans mélange ait marqué son retour.
Savourez ce bonheur : pour moi, pouvez-vous croire
Que j'oublie à quel prix vous eûtes votre gloire?
Le nom que vos succès viennent d'humilier,
Espérez-vous sitôt me le faire oublier! ...

SOPHOCLE.

Oh! ne prononcez pas ce nom que je révère,
Et daignez m'accorder un accueil moins sévère.

MÉGANIRE.

Pensez-vous....

SOPHOCLE, *à demi blessé.*

Je pensais qu'un regard plus clément
Recevrait ce tribut que vous offre un amant.
Oui, j'avais espéré, s'il faut que je l'avoue,
Que celle à qui mon cœur tout entier se dévoue,
M'épargnant aujourd'hui le spectacle des pleurs,
Ne mettrait point ma gloire au rang de ses malheurs !

MÉGANIRE.

S'il faut que le malheur sur moi s'appesantisse,
De ce reproche amer prolongez l'injustice.
Seule, j'en puis comprendre et pardonner l'excès.
Ah ! tant que de la lutte hésita le succès,
Tant que, sur les deux noms entrés en concurrence,
J'ai pu, de l'un à l'autre, agiter l'espérance,
Les Dieux, dont le regard pénétre au fond de nous,
Savent si mon espoir n'inclinait pas vers vous.
Mais quand je sais enfin le destin de la fête,
Quand de mon père illustre on m'apprend la défaite,
Ne puis-je pas donner une larme, un regret
A celui qui, sans vous, ce soir triompherait !
Sont-ce là dans un cœur les effets de la gloire !
L'homme qu'elle éblouit perd-il toute mémoire,
Et fait-elle oublier, même au plus généreux,
Quel droit a sur sa fille un père malheureux !

SOPHOCLE *désolé.*

Si tels sont les chagrins qu'à votre âme elle inspire,
Que ma gloire à jamais périsse, ô Méganire !
Que mon nom, salué par deux cent mille voix,
Ait retenti dans l'air pour la dernière fois.
Loin de vous, loin de moi, qu'un vent rapide emporte

Ce rameau, balayé comme une feuille morte,
(*Il jette sa couronne.*)
Et, pour n'encourir plus un accueil irrité,
Que du souffle d'en haut je sois déshérité!

MEGANIRE.

Taisez-vous, imprudent! par un pareil blasphème
Gardez-vous d'outrager la Muse qui vous aime!
(*Lui rendant la couronne.*)
Oui, son amour est grand, mais ne vaut pas le mien:
Pour combler tous vos vœux, dois-je le dire? Eh bien...
Eh bien, oui; vos succès mon âme les partage:
Je vous estimais grand, vous l'êtes davantage:
Tous les dons les plus chers et les plus gracieux,
Vous les teniez déjà de la faveur des cieux,
Vous possédiez la force à la noblesse unie:
Vous avez maintenant la gloire et le génie.
Entre tous les mortels déjà je vous aimais,
En vous mon cœur tremblant voit un dieu désormais.
Votre esclave toujours puisse-t-elle vous plaire!
Et puisse le courroux qu'a dû sentir mon père
Ne pas venir bientôt séparer sans retour
Deux cœurs unis par toi, puissant dieu de l'amour!
(*Elle s'abandonne aux bras de Sophocle. Eschyle apparaît.*)
Mon père! ah, voici donc, voici l'instant funeste!
Eloignez-vous! fuyez!

SOPHOCLE.

Non, souffrez que je reste!
Il daignera m'entendre, et, par vous présenté,
J'espère attendrir mieux sa magnanimité.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ESCHYLE, il arrive sans voir les personnages en scène.

ESCHYLE.

C'en est fait ! tu n'es plus, ô ma gloire effacée !
Soixante ans d'une vie à te grandir passée,
Soixante ans de labeurs et d'austères ennuis,
Prolongés, sans repos, sous la lampe des nuits ;
Soixante ans de succès parvenus jusqu'au faîte,
Tout s'est évanoui dans une heure de fête ;
Tout a jonché le sol, comme un temple divin
Qui tomba sous la foudre et que l'œil cherche en vain.
Quel était, malheureux, ton rêve, ton délire,
Lorsque sur un tombeau tu voulais faire écrire :
— L'athlète qui dort là ne fut jamais vaincu. —
Ah ! je le sentais bien que j'avais trop vécu !

MÉGANIRE.

Vous l'entendez, Sophocle ! est-ce à tort que je pleure?

ESCHYLE, *toujours absorbé.*

Dieux qui m'avez trahi, j'ai trop vécu d'une heure.
Pourquoi dérobiez-vous, dans un péril récent,
A la main des bourreaux le front de l'innocent !
Que n'a-t-elle, à propos, fermé là mon histoire !
Ou plutôt, dans un jour doré par la victoire,
Au champ de Marathon que ne fus-je compté
Parmi ceux qui sont morts en criant : — liberté !
Le ciel voyait ma gloire avec un œil d'envie :
Le ciel n'a prolongé ma déplorable vie
Que pour mieux avilir, à mes derniers instants,
Un nom dont la splendeur l'offusqua trop longtemps.

O malheur ! ô revers dont mon orgueil s'indigne !
Encor, si j'avais eu quelque rival insigne,
Seulement Pratinas, Chœrile ou Phrinicus,
Lutteurs que mon génie a tant de fois vaincus !
Mais non, un inconnu fut mon vainqueur superbe :
Le géant fut dompté par un lutteur imberbe ;
Le colosse orgueilleux, douze fois triomphant,
A dû courber le front sous le pied d'un enfant !

MÉGANIRE *à part.*

Prêtez-nous, dieux puissants, votre appui tutélaire :
Étouffez dans son cœur cette ardente colère.

SOPHOCLE *de même.*

Et ne permettez pas que son ressentiment
De l'imprudent vainqueur se venge sur l'amant !

ESCHYLE, *assis, se croyant toujours seul.*

Cet enfant, je le hais ! — Devant l'aréopage
Sa parole pour moi du salut fut le gage ;
Que m'importe ! Pourquoi vint-il me secourir ?
Ne valait-il pas mieux qu'il me laissât mourir ?

(*Il se lève.*)

Je hais ce conquérant qui m'a pris mon royaume !
Par lui, je ne suis plus qu'une ombre, qu'un fantôme,
Quelque chose de moins. De mes concitoyens
J'évite les regards ; — je voudrais fuir les miens.
D'un si honteux revers que pensera la Grèce !
Qu'en diras-tu, ma fille, ô ma seule tendresse,
Quand je reparaîtrai devant tes yeux surpris,
Le front découronné de mes rayons flétris !

MÉGANIRE, *se précipitant vers lui.*

O mon père ! à vos pieds votre fille inclinée

Dira que tout revers tient à la destinée ;
Qu'en vain l'aveugle sort vous trahit en ce jour,
Et que votre malheur fait croître mon amour.

ESCHYLE.

Malheureuse enfant.. Mais, à mes yeux qui se montre?
Sophocle ! est-ce bien lui, dis-moi, que je rencontre?...

MÉGANIRE.

Oh ! daignez regarder d'un œil plus adouci...

ESCHYLE.

Et si c'est lui, réponds, que vient-il faire ici ?

MÉGANIRE.

Il apporte à vos pieds le prix de sa victoire.

SOPHOCLE *un genou à terre.*

Il vient vous demander le pardon de sa gloire.

ESCHYLE.

Que dis-tu !...

SOPHOCLE.

Je vous dis que, penché devant vous,
O sublime vieillard, j'embrasse vos genoux ;
Je vous dis qu'à vos pieds humblement je viens mettre
La palme que je dois à mon auguste maître.
Tout poète vers vous revient s'humiliant,
Ainsi que tout rayon retourne à l'Orient ;
Comme à la vaste mer tout fleuve, sorti d'elle,
Rapporte le tribut de son urne fidèle ;
Enfin, comme tout fils, issu de noble sang,
Courbe devant son père un front reconnaissant.

ESCHYLE, *touché.*

Enfant, relève-toi....

(*Sophocle se jette dans les bras d'Eschyle.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, THÉOCLÈS.

THÉOCLÈS, *immobile, à distance.*

Merveilleuse harmonie!

ESCHYLE.

Théocles!...

SOPHOCLE.

Théocles!...

MÉGARIBE.

Dieux! le fatal génie!

THÉOCLÈS, *d'un ton sardonique.*

De vos embrassements prolongez la douceur;
Oui, vieillard, dans tes bras serre ton successeur,
Celui qui, ce matin, devant la Grèce entière,
A vu de tes honneurs sa jeunesse héritière,
Et qui, rival obscur, dès ses premiers essais,
A fait s'évanouir tes antiques succès!
D'un baiser maintenant tu payais son outrage.
O touchante candeur, plus digne d'un autre âge!
Tu n'as donc pas compris, homme des premiers temps,
Ce qu'osèrent sur toi ses projets insultants!

SOPHOCLE.

Que dit cet imposteur!

THÉOCLÈS.

Non, tu n'as pu comprendre,
Sous le fer des bourreaux alors qu'il vint te prendre,

Que dans son dévoûment il ne songeait qu'à lui,
Qu'il te sauvait hier pour te vaincre aujourd'hui !

SOPHOCLE.

Tu mens, prêtre !

THÉOCLÈS.

Tu fus le taureau qu'on réserve
Afin de l'immoler aux fêtes de Minerve,
Et qui, paré de fleurs et digne de l'autel,
Va, sans l'avoir prévu, subir le coup mortel.
D'un cœur ambitieux comprends mieux la malice :
Quel rival eût voulu te soustraire au supplice,
Si ce n'est pour pouvoir, double triomphateur,
Du front sauvé par lui dépasser la hauteur !

SOPHOCLE.

Tu mens, prêtre !

ESCHYLE.

Oh ! tais-toi !

THÉOCLÈS.

Je me tais ; mais, sans doute,
D'autres te rediront ce discours sur ta route ;
Il n'est pas une voix dans toute la cité,
Il n'est pas un écho qui ne l'ait répété !

ESCHYLE, *sourdement.*

Que dit-il ? quel soupçon il jette dans mon âme !

MÉGANIRE.

Nul ne punira donc tant d'audace !

SOPHOCLE.

Homme infâme !
Prêtre qui fais douter s'il existe des dieux !

Je connaissais hier tes crimes odieux :
Hier je les couvris d'une folle indulgence.
Mais il est temps encor d'invoquer la vengeance ,
Et je cours au sénat , sans ajourner plus loin ,
Révéler des forfaits dont je fus le témoin !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ENTR'ACTE.

LA MUSE.

Quel charme avais-tu donc, ciel brillant de la Grèce,
Pour tous les enfants nés sous ton pavillon bleu?
Doux ciel, dont chaque brise était une caresse :
Ils aimaient mieux mourir que de te dire adieu!

Oui, du glaive en son cœur sentir la pointe aiguë,
Languir, sans eau ni pain, dans la nuit des prisons,
Boire un trépas amer dans un flot de ciguë,
C'était peu ; — mais partir, mais changer d'horizons,

S'en aller dans l'exil misérable et funeste!
C'était le désespoir, le tourment infini,
C'était un deuil si grand qu'il accablait Oreste,
Et qu'à tout parricide on disait : sois banni!...

ACTE CINQUIÈME.

Campagne d'Athènes. Bruyères. Au second plan, une montagne qui s'élève jusqu'au fond de la scène. Horizon nocturne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESCHYLE, il arrive seul, un bâton à la main.

Oui, je pars! aux affronts de la foule ameutée,
Je dérobe, en fuyant, ma vieillesse insultée.
Du destin jusqu'au bout je subirai la loi.
Or, puisqu'il a tué mon génie avant moi,
Puisque les fils pervers d'une ingrate patrie
Se sont fait un hochet de ma gloire flétrie,
Je vais chercher au loin, sous un ciel ignoré,
La mort que je poursuis... et que je trouverai!
De près, elle sourit à mon œil prophétique.
(*Se retournant vers la coulisse, à droite.*)
Adieu, doux firmament de la sereine Attique,
Adieu, calmes vallons, où, sous les chênes verts,
Mes beaux jours furent ceux que votre ombre a couverts!
Reçois aussi, reçois, à cette heure fatale,
L'adieu que je te jette, ô ma cité natale,
Et toi, temple des arts, théâtre de Bacchus,
Adoré des vainqueurs, détesté des vaincus!....
(*Il s'assied sur un bloc de pierre.*)
Pour que dans mon malheur aucun rayon ne brille,

Sous mon toit déserté j'abandonne ma fille ;
Je la laisse : à quoi bon lui faire partager
De vagabonds destins promis à tout danger ?
Je voulais sur son front, empreint de nobles charmes,
Déposer en partant un baiser et des larmes ;
Mais pouvais-je serrer cet enfant sur mon sein
Sans trahir, malgré moi, mon ténébreux dessein !
(*Se levant.*)
Que diras-tu, ma fille, à la prochaine aurore,
Quand tes yeux s'ouvriront pour me sourire encore !
Ne me rappelle pas ; car tu n'entendrais plus
Que l'écho seul répondre à tes cris superflus.
Adieu ! de mon exil sois bientôt consolée !
Mais préserve toujours ta pudeur isolée ;
Et garde ta vertu sans tache ni soupçon,
Mieux que je n'ai gardé la gloire de mon nom !
(*Il touche au pied de la montagne.*)

SCÈNE II.

ESCHYLE, MÉGANIRE.

MÉGANIRE, *accourant.*

O mon père !

ESCHYLE *à part, et retombant assis sur la pierre.*

Malheur ! elle a connu ma fuite !

MÉGANIRE.

L'œil perçant de l'amour sur vos pas m'a conduite !
Ce soir, le cœur troublé par un pressentiment,
J'ai pénétré deux fois dans votre appartement :
Vide et noir ! — la terreur a secoué mon âme.

Je ne suis qu'une enfant, qu'une débile femme;
Mais j'ai couru, bravant la nuit, sœur du trépas,
Explorer tous les lieux que fréquentent vos pas.
Plus prompte que l'oiseau qu'un vent rapide emporte,
Traversant les Hermès, j'en ai franchi la porte;
J'ai crié votre nom, vainement exhalé,
Au Lycée, au Pœcile, aux ormeaux du Cœlé.
Là, pour multiplier ma course exploratrice,
J'ai fait courir ailleurs ma fidèle nourrice.
Enfin, je vous atteins, mon père, et, dans mes yeux,
Après les pleurs amers, naissent les pleurs joyeux.

ESCHYLE *à part.*

Craignons d'un cœur ému la faiblesse indiscrète,
Et tenons avec soin ma volonté secrète.
(*A sa fille, en se levant.*)
Enfant, j'aime toujours l'heure où je te revois;
Mais veuille, pour ce soir, obéir à ma voix:
Retourne sur tes pas, rentre au seuil solitaire.
Pour moi, dans un dessein que ma bouche doit taire,
Sans tarder plus longtemps j'abandonne ce lieu.
Sois docile à mon ordre et reçois mon adieu!

MÉGANIRE.

Votre adieu, dites-vous? expliquez ce langage.

ESCHYLE.

Enfant, il est trop clair: j'entreprends un voyage.

MÉGANIRE.

Quoi! sans me prévenir! sans daigner seulement
M'adresser par message un avertissement!...

ESCHYLE.

Du départ imprévu la cause fut pressée,

Et déjà de la nuit la course est avancée.

MÉGANIRE.

Mais, mon père, à vos pas doivent s'unir mes pas.
Partout où vous irez....

ESCHYLE.

Non, il ne le faut pas.

MÉGANIRE.

J'affronterai pour vous la nuit et la tempête !

ESCHYLE.

Non ! j'ai déjà donné l'ordre que je répète.
Va, regagne au plus tôt le foyer qui t'attend.
Va, ma fille !

MÉGANIRE.

Oh ! de grâce, écoutez un instant...
Pousserez-vous bien loin la course commencée ?

ESCHYLE.

Oui, bien loin !...

MÉGANIRE

Comptez-vous, sur la mer traversée,
Ouvrir aux aquilons les ailes des vaisseaux ?

ESCHYLE.

Oui, je compte passer sur l'abîme des eaux.
(*Il commence à remonter la scène.*)

MÉGANIRE.

A chaque mot, hélas, je tremble et je m'incline.
Daignerez-vous, du moins, à la triste orpheline
Envoyer quelquefois des messages certains
Qui viendront sur nos bords m'apprendre vos destins ?

ESCHYLE.

Dans la saison propice, au temps des hirondelles,

Oui, je t'adresserai des envoyés fidèles.

MÉGANIRE.

Nul message attendu ne me sera plus doux.

ESCHYLE, *l'embrassant sur le front et se détachant d'elle avec effort.*

Adieu donc, ô ma fille!

MÉGANIRE.

Eh! quand reviendrez-vous?

(*Silence d'Eschyle.*)

MÉGANIRE.

Il se tait, il répond par un morne silence.
Vous hésitez, mon père!

ESCHYLE.

Enfant, oui, je balance,
Oui, j'hésite, agité d'un doute irrésolu.
Eh quoi! dans l'avenir lequel de nous a lu?
Quand il part, dans la nuit, pour un but qu'il ignore,
Quand il va traverser, du couchant à l'aurore,
Les montagnes, les bois, les plaines, les vallons,
Et l'Océan battu par les forts aquilons,
L'homme, frêle roseau que le moindre vent plie,
L'homme peut-il jamais, sans risible folie,
— Surtout du poids des ans s'il a sa grande part —
Prédire son retour, dès l'instant du départ?

MÉGANIRE.

Non! non! n'espérez pas, par un tel stratagème,
Abuser plus longtemps une enfant qui vous aime.
L'amour, du fond des cœurs, éclaire les esprits.
Par lui, j'ai deviné; par lui, j'ai tout compris.
La route où vous entrez, l'œil sombre et le front morne,

Est celle de l'exil, rude, immense, sans borne ;
Et l'adieu qu'a jeté votre sein paternel
Est le terrible adieu qui doit être éternel !

ESCHYLE.

Et bien, oui, tu l'as dit ! d'un départ solitaire
Ton soupçon prophétique a saisi le mystère.
Je l'avoue ! aussi bien, de ce furtif départ
La véritable cause eût percé tôt ou tard.
Oui, telle est la pensée en moi longtemps mûrie :
J'abandonne à jamais une injuste patrie.
Volontaire banni, je foule de ce pas
Le sinistre chemin d'où l'on ne revient pas.

MÉGANIRE.

Mais votre cœur, naguère à ma voix accessible,
N'est donc plus maintenant qu'un granit insensible !
Vous voulez donc briser comme un roseau pliant
Cette enfant qui vers vous lève un œil suppliant !
A l'orpheline en deuil, qui n'eût jamais de mère,
Vous voulez donc aussi ravir l'appui d'un père !
Étouffant aujourd'hui tout reste d'amitié,
Me refuserez-vous jusqu'à votre pitié !
Mais non, vous resterez, tant de douleur vous touche.
Pourquoi suivre d'ailleurs un projet si farouche ?
Des citoyens toujours vous marchez le plus grand !
Nul n'obtient les honneurs que le peuple vous rend !

UNE VOIX *dans la coulisse à gauche.*

Ah ! voici le vaincu !

DEUXIÈME VOIX.

Le lutteur centenaire !

ESCHYLE.

Tiens, tiens, voilà comment le peuple me vénère !
Tiens, voilà quels honneurs suivent mes cheveux blancs !
Ne les entends-tu pas ces hommages sanglants ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, DEUX JEUNES DÉBAUCHÉS.

LE PREMIER, *d'un ton ironique.*

Un ami du malheur, Eschyle, te salue !

LE SECOND, *avec un geste d'appel.*

Venez voir cette gloire antique et vermoulue.

(*Ils rentrent dans la coulisse.*)

MÉGANIRE.

Fermez, fermez l'oreille à ces cris insensés !
Venez, suivez mes pas.

ESCHYLE.

Non, non, c'en est assez !
Tu le vois, il le faut. Exil, je te commence,
Je fais le premier pas de ton voyage immense.
J'aurais dû m'épargner, à te chercher plus prompt,
Cette insulte dernière imprimée à mon front.
Puis-je encor différer ? je pars. — O vastes plaines,
O forêts, où des nuits mugissent les haleines,
Montagnes, noirs vallons, solitudes sans fin
Qu'habitent à jamais et la soif et la faim,
Et toi, vieil Océan, tempétueux domaine,
Où, fatal aux vaisseaux, l'ouragan se promène,
Et vous tous, éléments dont j'aime le courroux,
Recevez le vieillard qui s'abandonne à vous !

Répandez sur mon front vos plus grandes colères,
Je les préfère encore aux affronts populaires.
Au peuple qui m'outrage et me laisse vivant,
Je vous préfère vous... qui tuez plus souvent!

(PLUSIEURS JEUNES DÉBAUCHÉS *entrent en scène; ils sont couronnés de fleurs. Deux esclaves portent des flambeaux.*)

UNE VOIX.

Que chante le poète avec sa voix cassée?

DEUXIÈME VOIX.

Il éparpille au vent sa dernière pensée.

PREMIÈRE VOIX.

Il fait bien de chanter sous un ciel sans flambeau.

DEUXIÈME VOIX.

Oui, car le rossignol est devenu corbeau.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SOPHOCLE.

SOPHOCLE.

Qu'ai-je entendu!... Quels bruits viennent à mon oreille
Tandis que, pas à pas, sur eux mon amour veille!
Est-ce ainsi, malheureux, que vos jeux sans pudeur
D'un citoyen sublime insultent la grandeur?
Est-ce ainsi qu'au retour de quelque basse orgie
Vous venez essayer votre lâche énergie
Sur le malheur qui passe et que rien ne défend,
Sur le faible vieillard et la timide enfant!
Connaissez-vous celui que votre audace outrage?

UNE VOIX.

C'est le vaincu du jour!

SOPHOCLE.

C'est le dieu de notre âge !
C'est un homme si grand que pas un d'entre vous,
Même en haussant le front, n'atteint à ses genoux.
Tandis que vous passez, balayés par l'histoire,
Lui, poète et soldat, il a doublé sa gloire.
La patrie en reçoit un tribut incessant,
Le tribut du génie après celui du sang !
Et vous oseriez, vous, que la cité renie,
Vous qui n'avez pas plus de sang que de génie,
Sur le bord du chemin où nous le rencontrons,
Faire à sa renommée un cortège d'affronts !...
Oh ! s'il est parmi vous un seul homme à sa taille,
(Il tire son épée et la jette à leurs pieds.)
Qu'il franchisse d'un pas ce glaive de bataille,
Ce fer qu'à Salamine on a vu resplendir !...
(Ils reculent interdits. Un silence.)
Quoi ! pas un jusque là n'ose plus s'enhardir ?
Va, troupeau d'insensés que la débauche énerve,
Je ne puis voir en toi le peuple de Minerve :
Chaque fois que le vice impudent s'étala,
Je me suis toujours dit : le peuple n'est pas là !
Arrière : la vengeance arrive, quoique lente.
Dans Athènes tantôt j'ai vu sa main sanglante
Frapper deux fronts maudits. J'ai vu de son palais
La garde du sénat arracher Théoclès.
Au même instant, j'ai vu la foule vengeresse
Sacrifier son fils, amant d'une prêtresse.
Sous les coups furieux qui tombaient sans pardon,
J'ai vu couler à flots le sang d'Oromédon.

Tremblez, à votre tour, tremblez que ma colère
A votre impiété ne donne son salaire !
Et vous, accordez leur, ô vieillard généreux,
Le pardon que Sophocle ose implorer pour eux !

(*Pendant les derniers vers que dit Sophocle, les jeunes gens reculent pas à pas, et disparaissent de la scène.*)

ESCHYLE *à Sophocle.*

Veuillent les justes dieux, jeune cœur magnanime,
Récompenser un jour la vertu qui t'anime.
Tes nobles dévoûments m'étaient connus déjà ;
Déjà, plus d'une fois, ta main nous protégea.
Il est vrai qu'en un jour, à ma gloire funeste,
De mes honneurs éteints te m'as ravi le reste.
Saignant du coup, reçu devant tant de témoins,
Je voulais pardonner, ou le feindre du moins ;
Je ferai mieux : je sais qu'intrépide et fidèle
Tu fus pour Méganire un amant digne d'elle :
L'amant sera l'époux ! — Moi, je suis mon sentier ;
A l'exil, dès ce soir, j'appartiens tout entier.
Mais, avant d'accomplir ma sombre destinée,
Je veux unir vos mains au nœud de l'hyménée.
Reçois, dans ce désert où l'amour t'a conduit,
Ton bonheur, consacré par mon malheur qui fuit.
Déjà le sort, jaloux de toute gloire ancienne,
Des lauriers de ma tête a couronné la tienne ;
Cette enfant me restait, parure à mes douleurs :
Je te la donne aussi.... ma couronne de fleurs.

(*Il met la main de Méganire dans celle de Sophocle.*)

MÉGANIRE.

Mais, vous ne partez pas !

ESCHYLE.

Oh ! pas cette prière !
Je jure de ne faire aucun pas en arrière.
(*A Méganire qui se détache de Sophocle.*)
Enfant, garde la main de ton époux heureux.
Il te protégera ; tu le sais généreux.

MÉGANIRE.

Non, je n'accepte point une faveur si douce.
Quoi, lorsque le vieillard, qu'un dieu funeste pousse,
Partant, comme un proscrit qui s'en irait pieds nus,
Va chercher de l'exil les dangers inconnus,
Moi, je pourrais ici, riante et satisfaite,
Dans cette affreuse nuit voir une nuit de fête !
Dans les bras de l'époux à ma tendresse uni,
Je pourrais oublier les malheurs du banni !
Non, je n'affronte pas une honte certaine !
Que penseraient de moi les familles d'Athène,
Quand on saurait demain que la fille sans cœur
De son père qui fuit épousa le vainqueur !

SOPHOCLE.

S'il faut qu'en suppliant à vos pieds je me traîne,
S'il faut que de mes pleurs j'inonde ici l'arène,
O vous dont ma prière embrasse les genoux,
Laissez-vous attendrir, demeurez avec nous !

ESCHYLE.

Non, jamais.

SOPHOCLE.

Puisqu'enfin, grâce à votre clémence,
Une sainte union pour vos enfants commence ;
Puisque vous acceptez un gendre dans l'ami,

Ne laissez pas votre œuvre achevée à demi.
Restez ; ne faites pas s'unir dans la même heure
Le bonheur qui sourit et le malheur qui pleure ;
Du miel et du poison ne mêlez pas les flots,
Ne foulez pas aux pieds le myrthe à peine éclos!
Par les chants immortels, nés de votre pensée....

ESCHYLE.

N'invoque pas ma gloire : elle fut effacée,
Et tu sais par quel nom désormais radieux !

SOPHOCLE.

Meure le souvenir d'un triomphe odieux!

ESCHYLE.

Que ce souvenir vive ou meure dans l'histoire,
Il existe éternel au fond de ma mémoire;
Et puisque tes discours, comme un souffle imprudent,
Ravivent le tison sous les cendres ardent,
Apprends que mon courroux n'a point éteint sa flamme!
J'ai lutté, j'ai voulu l'étouffer dans mon âme;
J'ai couvert, un moment, d'un sourire mal feint,
Cette sourde colère.... elle éclate à la fin,
Elle jaillit sur toi dont le naissant génie
A jeté sur le mien un poids d'ignominie ;
Sur toi, rival heureux, par qui, la honte au cœur,
Je me vois le rebut de ce peuple moqueur.
Maintenant, quand ma gloire est livrée à l'offense,
Tu daignes accourir et prendre sa défense !
Mais, sans toi qui vins seul d'abord l'humilier,
Aurait-elle aujourd'hui besoin d'un bouclier ?
Dans les affronts publics serait-elle abattue,
Si tu n'avais brisé l'autel sous la statue ?

SOPHOCLE.

Oh ! pardonnez ...

ESCHYLE.

Hélas ! j'ai tenté vainement.
Un roi dépossédé peut-il être clément ?
L'inimitié pourtant, tout-à-coup déchaînée,
Ne rétractera point la parole donnée.
Tandis que de l'exil je prenais le chemin,
De ma fille, tantôt, je t'ai promis la main :
C'est bien : garde avec toi la femme jeune et frêle ;
Mon sinistre avenir serait trop noir pour elle.
Prends-la, car sa faiblesse a besoin d'un soutien ;
Car, enfin, son amour égale au moins le tien.
Prends ; mais quand des faveurs je t'offre la plus douce,
Ne crois pas qu'en mon sein la colère s'émousse ;
En te livrant ici mon suprême trésor,
En comblant tous tes vœux, je te maudis encor.

MÉGANIRE.

Ciel !

SOPHOCLE.

Oh ! je vous suivrai jusqu'à ce que je meure ;
Je vous suivrai partout criant : grâce !

ESCHYLE.

Demeure !
Le pire des malheurs qui m'attendent proscrit
Serait qu'un même toit tous les deux nous couvrit !

MÉGANIRE.

Est-ce un père qui parle ? ah ! ma raison s'efface.
Toi qui m'aimes, du moins, que faut-il que je fasse ?
Dans un choix si cruel, Sophocle, inspire-moi.

Partirai-je avec lui ? resterai-je avec toi ?

SOPHOCLE.

Ne m'interroge pas.

MÉGANIRE.

Parle.

SOPHOCLE.

Je dois me taire.

MÉGANIRE.

Un mot !

SOPHOCLE.

Puis-je le dire ?

MÉGANIRE.

Entendez-vous, mon père ?
Il craindrait que le mot par son amour dicté
Ne portât votre fille à quelque lâcheté.
Puis-je épouser celui qui n'ose plus lui même
Demander un bonheur qu'a brisé l'anathème ?

ESCHYLE.

A de plus longs retards je ne puis consentir :
Il faut résoudre enfin ce que tu veux.

MÉGANIRE.

Partir !
Je le voulais tantôt résolue et plus forte ;
J'ose encor le vouloir, mourante, presque morte.
Oui, je pars ; mais sachez, quand je vous tends la main,
Que ma force chancelle au début du chemin.
Par mes pressentimens je ne suis point trompée.
(La main sur son cœur.)
Je sens, ici, la place où la mort m'a frappée.
N'importe, allons....

SOPHOCLE.

Affreux est l'abîme où je suis !...

MÉGANIRE.

Encore un seul instant, mon père, et je vous suis.
(*Elle se détache de son père et se retourne vers Sophocle.*)
Des adieux éternels puisque l'heure est venue,
Que ta douleur, Sophocle, en ton sein contenue,
Se taise, et que ton âme, à ce dernier instant,
Recueille chaque mot que j'exhale en partant.
La vie insoucieuse est fertile en mensonges ;
Les discours des heureux sont vains comme leurs songes ;
Mais si le bonheur trompe et si le plaisir ment,
La mort, du moins, la mort parle sincèrement.
Or, cette vérité solennelle et suprême,
Écoute-la, Sophocle, écoute-la ! je t'aime !
Du jour où je te vis cet amour éclata,
Immortel comme un feu qu'on dédie à Vesta.
Je t'aime ! A tes genoux voir s'écouler ma vie,
Était mon seul espoir et mon unique envie.
Aux dieux dont ma prière invoquait la bonté,
Je ne demandais pas d'autre félicité !
J'en atteste ces dieux, qui, d'une oreille austère,
Recueillent les serments proférés sur la terre ;
J'en atteste la nuit muette et sans flambeaux,
Et ma mère qui dort, là bas, dans ces tombeaux !
Mais plus saint est l'amour, et plus il faut que l'âme
Sans souillure et sans tache en conserve la flamme :
Plus nous devons garder avec un soin jaloux
Ce trésor que les dieux déposèrent en nous.
Voilà pourquoi je pars : ta pâle fiancée,

Entre l'exil et toi par le destin placée,
Sacrifie un bonheur profané de remords
Au sévère devoir qui conduit chez les morts.
Adieu ! de ces douleurs abrégeons la torture.
Adieu ! sois consolé par ta gloire future.
Mais, parmi les splendeurs que te doit l'avenir,
A l'amour qui s'en va donne un long souvenir !

(*Eschyle et Méganire, suspendue à son bras, gravissent la montagne.*)

SOPHOCLE *sur le devant de la scène.*

La nuit se fait en moi, plus noire, plus profonde
Que celle dont le crêpe enveloppe le monde.
Adieu, vivant rayon de jeunesse et d'amour,
A l'horizon désert disparais sans retour !
Dieux cruels ! voilà donc comment votre ironie
Fait tenir en un jour l'ivresse et l'agonie !
Volupté du triomphe au matin, puis, le soir,
Déchirement du cœur et morne désespoir !

ESCHYLE *sur la montagne.*

Pareil au roi thébain que la nuit environne,
Je pars, et comme lui j'emmène une Antigone.
Mais, plus maudit que lui, je sais qu'avant demain
Je m'en irai laissant un cadavre en chemin.

MÉGANIRE, *du dernier sommet.*

A ton oreille encor si ma parole arrive,
Reçois dans cet adieu mon âme fugitive,
O bien aimé !....

SOPHOCLE.

Subis, mon cœur, la rude loi !
Gloire et félicité se dressaient devant moi :

Toutes deux, par la main l'une à l'autre enlacées,
Je les voyais venir comme deux fiancées,
Et, d'une égale ardeur brûlant de les saisir,
J'ignorais que le sort condamnait à choisir.
Je le sais maintenant : dans ma détresse amère,
Je vois que mon erreur a choisi la chimère,
Et que la gloire, hélas, fantôme suborneur,
Sait mal remplir en nous la place du bonheur !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Les Directeurs des théâtres de province qui voudront mettre en scène la *Fille d'Eschyle*, pourront s'adresser, pour la musique, à M. Auguste Morel.

Nous nous ferions un scrupule de louer en lui un de nos plus chers amis. Nous croyons toutefois devoir reproduire l'opinion formulée par un des organes de la critique parisienne, qui (disons ceci dans une parenthèse reconnaissante) a été aussi bienveillante, aussi généreuse pour la *Fille d'Eschyle*, que le public lui-même, et c'est beaucoup dire !

Voici en quels termes s'exprimait un juge des plus compétents, le lendemain de la première représentation :

« Par sa forme, le poète tendait à se rapprocher du procédé antique. Il n'a point le chœur chantant, comme dans » le théâtre grec, mais un personnage en remplit l'office, et » vient après chaque acte déclamer l'anti-strophe. L'orchestre remplit aussi un rôle important ; un compatriote de » M. Autran, Auguste Morel, s'est chargé d'écrire la partition.

» Cette partition à bâtons rompus a toute l'importance » d'une œuvre musicale, savante et inspirée. C'est une symphonie véritable. Deux morceaux surtout ont paru de la » plus grande beauté. Nous qui connaissons le rare talent » d'Auguste Morel, nous n'avons point été surpris ; mais » bien des gens qui ne savaient point encore tout ce qu'il » y a d'inspiration et de science sous sa modestie, se sont » étonnés hier que nos scènes lyriques n'aient point appelé » depuis longtemps à elles un musicien de cet ordre. »

MARSEILLE, Typographie J. BARILE, pl. de la République, 4.